

À L'OPÉRA, FRANCHIR LES PORTES POUR LES NOCES DE FIGARO [P.18]
À LA COMMUNE, ON FÊTE 5 ANNÉES D'EXISTENCE [P.02]
À L'ÉPICERIE MODERNE, PLACE À LA NOSTALGIE AVEC HOUSE OF LOVE [P.17]

le petit

DU 15.03.23

AU 28.03.23

N°1034

Bulletin

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON

DANS LA TÊTE

À LA UNE
SOULCIÉ AUX
RENCONTRES
INTERNATIONALES
DU DESSIN DE PRESSE
ÇA PRESSE [P.04]



DE SOULCIÉ

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

4ÈME ÉDITION

LYON WHISKY FESTIVAL

LES 18 & 19 MARS 2023
AU PALAIS DE LA BOURSE

THE WHISKY LOOSE NINKASI WATWILLER Selection tintamarre Bulletin

abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération

LA MOUCHE

DERNIÈRES PLACES

MAR 4 AVR - SOUL MUSIC

IZO FITZROY

la-mouche.fr

C10 DIRECT DEPUIS BELLECOUR

Saint-Genis-Laval

39^e édition

Reflots

cinéma
ibérique &
Latino-américain

LE ZOLA
CINÉMA

Villeurbanne
15-28 mars 2023

www.lesreflets-cinema.com

© Souclié

ÉDITO

Il y a un an, nous désirions consacrer nos deux pages de grand entretien à Willem, cette légende du dessin de presse, qui venait à Lyon pour le crucial festival Ça presse, réunissant la crème du genre. C'est devenu une *private joke* : le laconique Néerlandais nous a offert les réponses les plus courtes (mais incisives) de l'histoire du journal... Willem est de retour cette année, mais nous avons retenu la leçon et nous sommes tournés vers la jeune garde, avec Soulié, peut-être le plus grand des dessinateurs de presse d'aujourd'hui, qui multiplie les collaborations avec *Marianne*, *L'Équipe* ou *Télérama* et fait mouche à chaque dessin, s'inscrivant dans le sillage du regretté Cabu. Nous lui avons soumis le challenge : faire plus long que Willem ! Accepté, réalisé, réussi. Ça méritait bien la Une. SB



© Juliette Valero

© Almondine

La Commune de Paris fête, quant à elle ses 152 ans cette année. Il y avait moins de hipsters à l'époque.

LA COMMUNE FÊTE 5 ANS D'EXISTENCE

Food Court / La Commune, premier food court à s'être installé à Lyon, dans le 7^e arrondissement, fête ses cinq années d'existence. L'occasion de faire le point avec son directeur, Matthieu Bertapelle. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

La Commune fête ses cinq ans : quel bilan tirez-vous de ces premières années d'existence ?

Matthieu Bertapelle : On a ouvert en mars 2018, autour de quatre axes : l'incubateur culinaire, le bar, la convivialité avec l'événementiel culturel et enfin la partie privatisation. Ce fut un très fort succès dès l'ouverture. C'était le pionnier des *food court* à Lyon. On était un peu victime de notre succès et l'on a profité du Covid pour se restructurer, affiner un peu le modèle économique — le *food court* était un modèle nouveau —, faire des petits changements en interne. Côté clients, on a gardé notre âme et nos piliers. Depuis juin 2021, on a une nouvelle équipe et une nouvelle dynamique. On construit pas à pas notre image, nos valeurs et notre réussite commerciale. Cet anniversaire, c'est

l'aboutissement des cinq années passées, mais aussi des deux ans de travail que l'on vient de faire. Pour nous, c'est une date marqueur, un pivot dans la vie de La Commune, pour ensuite se développer et devenir une institution à Lyon.

Vous êtes le premier des food court à Lyon, d'autres sont arrivés depuis. Comment vous situez-vous dans cet écosystème ?

Nous sommes quatre désormais à pouvoir se ranger dans la case *food court*. Tous différents, mais qui se complètent, chacun avec un axe fort. Il y a Heat qui est un peu plus festif, plus jeune ; Food Society, qui est un lieu de rencontre dans le centre commercial de la Part-Dieu ; et Food Traoule, qui synthétise le savoir-faire lyonnais sur la cuisine, dans le Vieux-Lyon. On fait partie de cet écosys-

tème, dans un quartier en devenir. On est un *food court*, mais on est aussi un incubateur culinaire et c'est très important. C'est ce qui nous permet d'avoir notre propre axe, avec notre programmation culturelle et événementielle.

L'incubateur culinaire, comment ça fonctionne ?

On fait des choix à la sélection en amont qui sont assez forts. On ne prend pas de chaînes, on ne prend pas de jeunes restaurateurs déjà installés, ou qui ont déjà eu un restaurant. On s'adresse aux néo-entrepreneurs qui ont vraiment l'idée d'ouvrir un restaurant et qui passent par La Commune pour se développer sur tous les plans qui font qu'un restaurateur peut réussir. On reçoit plus de candidatures que l'on prospecte, on a cette chance.

ON VISE 100%

Ça vous arrive aussi de prospecter et d'aller chercher des chefs ?

Ça nous arrive, sur des profils très particuliers, comme la pâtisserie. Mais à 95%, ce sont des candidatures. On fait un premier tri et après on les accompagne pas à pas, avec un *business plan* adapté à La Commune, une carte, du *storytelling*, du *marketing*, de la communication... On va voir où est-ce qu'ils ont des points d'amélioration, que ce soit en cuisine, en communication ou sur la gestion. On n'a pas de profil type, si ce n'est que ce sont des gens passionnés par la restauration, qui ont pour rêve d'ouvrir leur restaurant. Notre mission, c'est de les aider à l'ouvrir dans les meilleures conditions. Il y a un gros travail en amont, de deux à quatre mois, pour analyser leur

candidature. Une première rencontre pour jauger l'humain qui pour nous est très important. Ensuite, un *food testing*, pour tester leur cuisine. Et à la suite de ça, on leur donne une réponse positive ou négative pour l'intégration. Après, on amorce l'accompagnement pendant la résidence : des rendez-vous mensuels individualisés, ou collectifs pour assurer la bonne harmonie. C'est important que les chefs entre eux puissent s'entraider, c'est une aventure collective. Au bout de huit mois, on les accompagne pour qu'ils puissent ouvrir leur restaurant. On change alors de braquet : on va mobiliser tous les partenariats que l'on a fait avec la CCI, la Métropole de Lyon, pour trouver des locaux, pour visiter avec eux des lieux, on va les former sur la communication, en ERP, etc. Le but, c'est qu'ils ouvrent dans les trois mois suivant leur aventure à La Commune. Depuis l'ouverture, on doit être à 70% de taux d'ouverture de restaurants dans la foulée. On vise 100%.

Une fierté particulière parmi ceux qui ont ouverts ?

Plusieurs sortent du lot. Les plus connus, ça va être Les Éclaireurs, Trattino, Bao Haus. Mais tous ceux qui arrivent à ouvrir et à en vivre, pour nous c'est une fierté. Qu'ils aient trois boutiques ou un petit restaurant, l'im-

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131.106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch - 69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Adrien Simon
Agenda Camille Brenot
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Marion Ains, Ophélie Dugué
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oissila Toulouel

Pour contacter l'équipe commerciale :
hello@lyon@petit-bulletin.fr

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

ISSN 2824-7035



ramener à La Commune. Le dimanche, on peut aussi aller sur la fripe, la vente de plantes, un marché du street art...

Comment fonctionne La Commune ? Est-ce que vous vous en sortez post-Covid ?

On est en bonne santé. La parenthèse Covid nous a permis de restructurer notre modèle économique. Et d'en avoir un performant, car il n'y avait pas vraiment de modèle avant. Et c'est le cas désormais : 2022 s'est très bien passé. On est bénéficiaire. On essaye de créer une troisième voie entre les lieux culturels souvent associatifs et une pure entreprise commerciale, on veut être au milieu, on a besoin de ces deux pans pour exister. C'est notre modèle et on est très confiant pour les années à venir.

Est-ce un modèle qui peut s'exporter ?

C'est quelque chose que l'on a en tête. L'idée est bonne, si elle est à Lyon, elle peut être dans d'autres villes. Mais notre but en 2023, c'est d'affiner notre copie avant éventuellement de s'exporter. On a encore une belle marge de progression à Lyon. Il nous faut une ville assez grosse et dynamique économiquement, pour que l'on puisse avoir autant de porteurs de projets. Si on exporte La Commune, avec le nom, ce sera exactement le même modèle avec l'incubateur culinaire, donc on aura besoin de prospects. Et il n'y a pas beaucoup de villes qui correspondent : Paris, Bordeaux, Nantes...

Quelle est la marge de progression ici dont vous parlez ?

Plus que d'être incontournable dans le 7^e, c'est de devenir incontournable dans Lyon. On a pour projet d'embellir et de faire rayonner La Commune, voire de l'agrandir sur site. On va avoir toute la transformation du quartier qui va se concrétiser dans les trois ans, avec l'arrivée de l'EM Lyon qui va être pour nous un vrai booster. On n'a pas encore beaucoup d'étudiants. Et tous ces logements qui vont arriver. On est déjà important dans le 7^e, on veut voir plus loin.

→ **La Commune**
3 rue Pré-Gaudry, Lyon 7^e

« On a pour projet d'embellir et de faire rayonner La Commune, voire de l'agrandir sur site »

portant c'est qu'ils puissent devenir restaurateurs. Tous n'ont pas les mêmes aspirations à la réussite. La définition est assez propre à chaque entrepreneur.

AUCUN N'EST PAREIL

D'où sont issus les profils se présentant à vous ?

Le seul dénominateur commun, c'est la passion de la restauration. Les profils sont multiples : des gens qui ont été salariés dans la cuisine depuis cinq ou dix ans et veulent ouvrir leur propre établissement (ce qui est un parcours assez classique dans la restauration), des gens qui changent complètement de cap et viennent du marketing, d'autres qui viennent de l'étranger et sont arrivés en France via des vagues migratoires et veulent faire partager leur cuisine et leur culture. Des huit qui sont présents en ce moment, aucun n'est pareil. Notre but c'est de leur laisser leurs compétences fortes et de combler les trous éventuels pour qu'ils aient toutes les compétences à leur sortie de La Commune.

Qu'est-ce qui s'y passe aujourd'hui, à La Commune, pour les clients ?

Si on exclut la parenthèse Covid, on a gardé cette vraie envie depuis 2018 de proposer quatre ou cinq événements par semaine. On compte accélérer et en faire six. On finance toute notre programmation, sans subvention. Le but est de faire des événements les plus larges possibles. Le mardi, des ateliers éducatifs, des conférences ; le mercredi, ce sera un peu plus festif avec des quiz, des jeux. Le jeudi, c'est musical avec le plus souvent des DJ sets. Le vendredi, c'est musical mais plus hybride. Et le samedi, des événements 360°, thématiques, par exemple la découverte d'une culture : on a fait le carnaval de Rio, l'Afrique... Le dimanche, c'est plus famille, avec les enfants ; et des marchés avec des artisans, des producteurs locaux.

Des marchés ?

De l'artisanat local. Notre choix global d'événementiel, c'est 100% lyonnais. On va chercher des artistes et artisans qui font partir de l'écosystème lyonnais pour les

magnifique livre

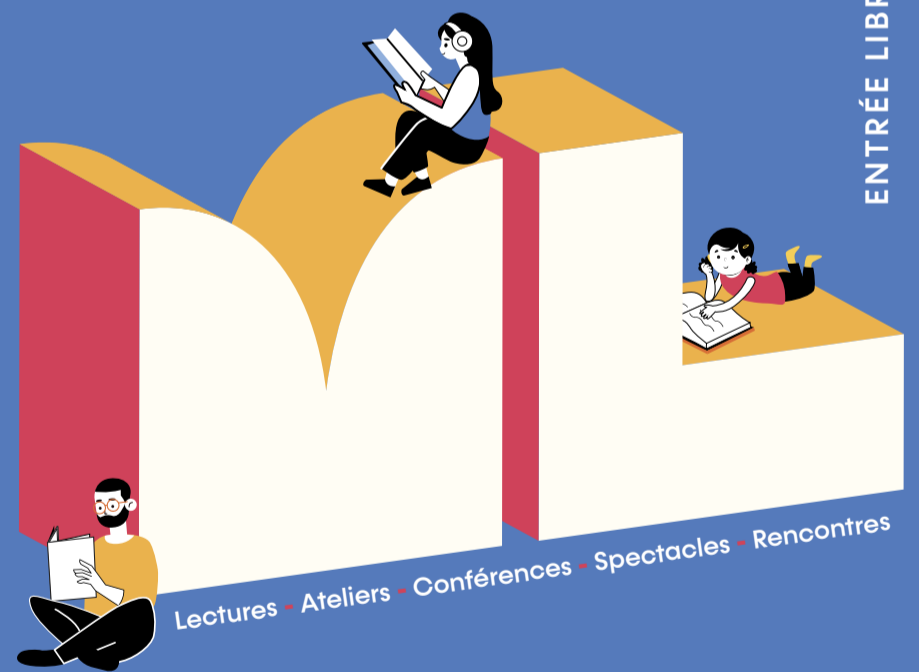
25-26 mars 2023

Palais de la Bourse de Lyon

Métro Cordeliers

3^e Salon du livre

des éditions indépendantes



ENTRÉE LIBRE

Samedi 25 - de 10h à 19h
Dimanche 26 - de 10h à 18h



Demandez le programme
www.magnifique-livre.org

Organisé dans le cadre du

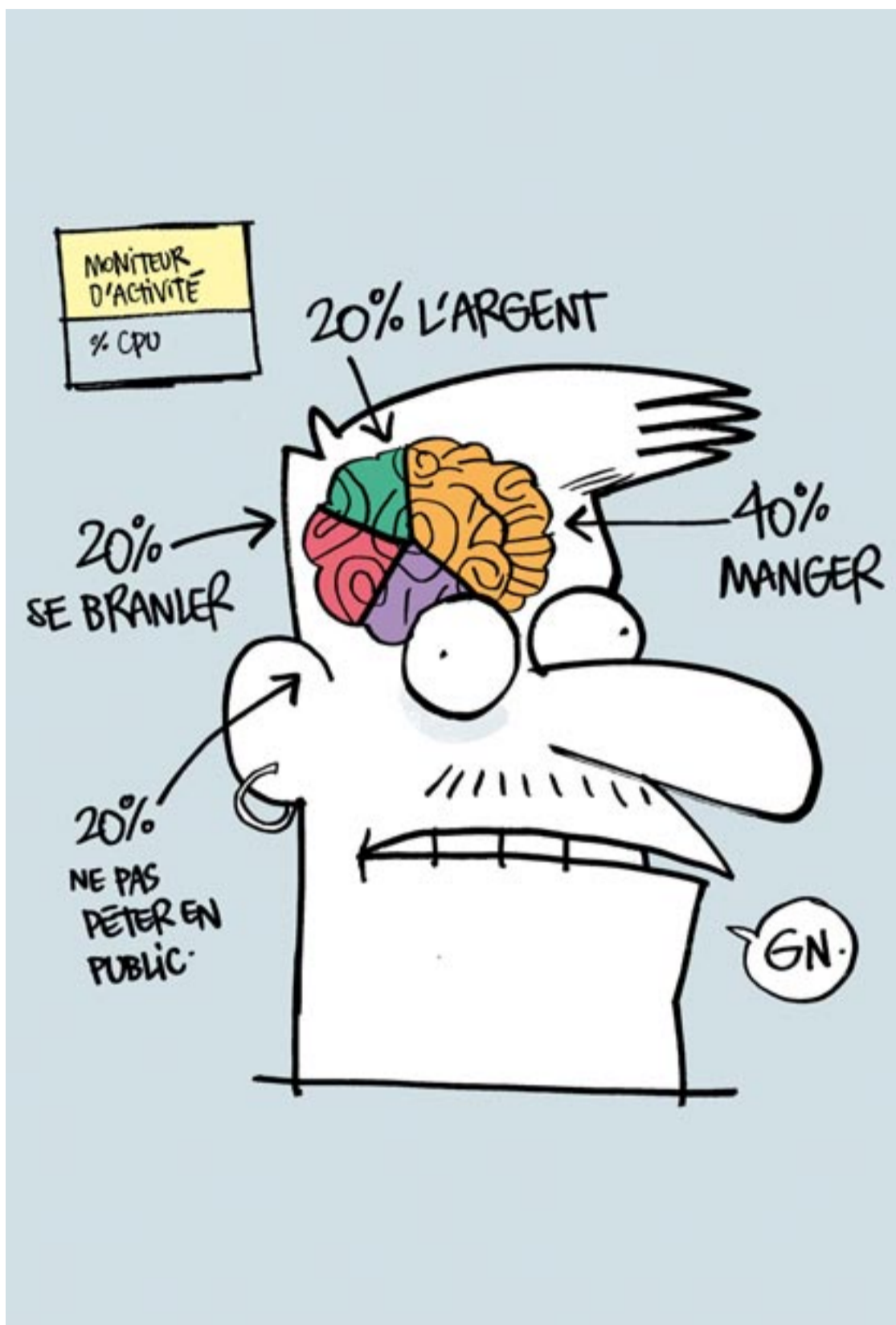
MAGNIFIQUE PRINTEMPS



Un événement soutenu par



SOULCIÉ



Exclusif : la preuve que même les dessinateurs de gauche ont un système d'exploitation (interne)

« DESSINER EST UNE FAÇON DE SAVOIR CE QUI SE PASSE DANS MA TÊTE »

Ça presse ! / Tapant fort et surtout juste, Soulié (alias le mari de Mme Soulice dans ses strips intimes) est l'un des plus prolifiques dessinateurs de presse français contemporains. Rien d'étonnant : l'efficacité féroce de son trait et la force comique de ses dessins le placent dans le sillage de Reiser et Cabu. C'est tout naturellement qu'il figure de nouveau à l'affiche du festival Ça presse. Conversation avec l'artiste, entre deux livraisons...

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

Bourdieu disait que la sociologie était « un sport de combat » ; est-ce pareil pour le dessin de presse — pour l'agilité qu'il réclame au quotidien et compte tenu des contraintes de son exercice ?

Soulié : Oh, c'est un sport de combat... mais un sport de con, aussi (sourire). Un sport de combat contre soi-même, contre personne et contre tout le monde à la fois, un peu dans le vif et parfois un peu vain. Au début, quand je faisais de grosses sessions de recherches d'esquisses, j'étais vidé le soir. Si tu compares au sport, il faut être explosif : faut TOUT donner sur un dessin... mais c'est aussi un marathon parce qu'il faut durer dans la semaine, dans l'année, dans la décennie. En fait, le dessin de presse c'est un peu comme le badminton : il faut que tu tapes de toutes tes forces jusqu'à te faire une tendinite. Si tu tapes moyen-fort, ça n'avance pas... et ça ne change rien.

pas établi, c'est rude, hein ! Tu envoies ce que tu as de meilleur ; et dans le meilleur des cas, on te dit qu'on ne t'en prend pas. Ça peut durer des semaines... Puis on t'en prend un ou zéro ou deux. Au *Canard*, ils jouent encore à ça. À *Marianne*, c'était comme ça avant mais ça c'est normalisé — c'est-à-dire que l'équipe des réguliers a la garantie d'en avoir un de pris. Donc tu ne travailles pas pour rien. C'est réglo.

Après, cela dépend si c'est de l'illustration de Une ou de dossier (comme pour *Fakir*) ou du dessin de presse pur. Quand on dit "dessin de presse", tu as carte blanche. Tu détermines les sujets dont tu vas parler en essayant de tâter la ligne ou l'état d'esprit du journal, en faisant en sorte que le dessin que tu fais le lundi matin soit encore valable le jeudi de la parution. Il faut soit prendre un sujet dans l'air du temps dont tu sens qu'il va durer — avec la réforme [des retraites, NdlR] et la planète qui meurt, c'est assez facile, mais

« Dussopt, c'est trop bien : il a une voix aiguë, il est tout rouge, il ressemble à un pantin maléfique, à une marionnette de ventriloque, et en même temps, c'est ce qu'il est »

Tu travailles régulièrement pour *Marianne*, *Télérama*, *La Revue dessinée*, *Fluide Glacial*, *Fakir*, *Causette*, *L'Est Républicain*... Sur quels critères les collaborations se nouent (et se dénouent) — elles ? Mon genre de journaux, c'est ceux qui veulent, hein !

Mais si *Valeurs Actuelles* se présente, tu n'iras pas...

Bah non, c'est la limite : quand tu as la chance de vivre de ton dessin — c'est que finalement ton dessin est bon — tu sais où tu mets ta limite. La mienne vient assez vite dans un éventail droite/gauche et dans l'éventail nucléaire. C'est ma clause de conscience. Je ne travaillerais pas pour Total, *Valeurs Actuelles* ou même *Le Figaro*. Eux, par chance, ils n'aiment pas le dessin, comme c'est un truc qui secoue les valeurs, et qui est un peu polémique. Je regrette d'ailleurs qu'il n'y ait pas vraiment de très grands dessinateurs de droite — encore que Xavier Gorce ait viré sa cuti, ça nous fait un mec assez bon en mauvaise foi de l'autre côté...

Il y a Marsault...

Oui, mais là on est sur du fascisme — c'est un peu homophobe, mais ça pompe beaucoup Gotlib. Nous à *Fakir* on veut la révolution, mais cordialement (rires). Sinon, il y a Kak qui dessine à *L'Opinion*...

ON NE SAIT PAS CE QUI VA ÊTRE CHOISI

Comment organises-tu tes journées : en suivant tes réseaux, on a l'impression d'un flux continu de productions...

Quand tu commences où que tu n'es

je ne peux pas faire que ça — soit un peu anticiper sur un G7 ou un sujet de culture. Ma semaine est rythmée : le dimanche après-midi j'ai *L'Est Républicain* ; le lundi *L'Est Républicain*, *Marianne* et *L'Équipe*. Pour *La Revue dessinée* qui sort mercredi midi, j'essaie de leur proposer le mardi pour avoir le temps de le faire tranquille et de l'envoyer le mercredi matin. Quant à *Télérama*, comme c'est un peu à l'envi, je leur envoie un tas d'esquisses et ils m'en prennent une, deux, trois ou quatre ou zéro. Ils en publient une par jour mais j'ai un autre collègue, Couty, avec qui j'alterne donc je ne suis pas pressé pour le faire. Avec eux, ça peut être des dessins "chauds" ou "mi-mous, tièdes". Ils veulent un peu moins de politique, des trucs dans l'air du temps : les trottinettes électriques, le nouveau *Astérix*... Et si mon dessin n'est pas publié ce soir, c'est pas grave : il le sera dans trois ou quatre jours. Ils ont un petit stock en réserve...

Après, il y a un mystère : on ne sait pas ce qui va être choisi, ni pourquoi. À *Marianne* par exemple, je crois qu'on est six dessinateurs ; quand il y a une semaine de manifs, ils ne vont pas prendre six dessins de manifs mais un seul et mettre d'autres trucs. Donc, si ça se trouve, tu auras un camarade qui aura fait un dessin meilleur que le tien sur le même sujet. Quand ils en prennent un des tiens, ce n'est évidemment pas ton meilleur (sourire). À *L'Équipe* l'autre jour, j'avais sué pour défoncer Noël Le Graët et finalement ils ont pris un autre truc qui répondait à la couverture sans la connaître...

Ne pas être influencé par le contenu du journal permet donc d'avoir davantage de latitude...



Oui, parce que quand tu es “dans” un journal et intégré à la rédaction, tu as tendance à épouser ses vues. C’est un peu à double tranchant : d’un côté, tu es pigiste pour plusieurs titres, tu proposes ce que tu veux et tu gardes ta liberté de penser — comme venir te faire soigner le cancer en France quand tu vis en Patagonie (sourire) — de l’autre, tu sens que tu es la cinquième roue du carrosse. Et là, peu importe ce qu’il y a dans le journal, on va se prendre un dessin pour boucher un trou. Il jouent un peu comme ça dans *Le Canard enchaîné* : ils font les articles et ils regardent après comment ils rajoutent les dessins. Malheureusement, le texte reste souvent plus fort que le dessin alors que le dessin, c’est l’identité du journal.

Revenons aux thématiques “dans l’air du temps”. La réforme des retraites en ce moment, et Olivier Dussot en particulier, font l’objet d’un suivi assidu de ta part. Est-ce une aubaine ou un risque quand l’incarnation d’une politique ou d’un moment sociétal se prête aussi naturellement à la caricature ?

(rires) Ça permet de faire un raccourci. Quand tu fais le patron du XIX^e siècle avec le monocle et le haut-de-forme, tu as le capitalisme. Dussot, il était vraiment transparent. Macron avait mandaté Elisabeth Borne, c’était elle qui incarnait la réforme, qui faisait passer les 49.3 et puis Olivier, il en voulait, il a mangé de la vache enragée tous les matins...

Le problème avec la macronie, c’est que ces mecs sont assez jeunes et quelconques : Aurore Bergé, Attal, Bruno Le Maire sont hyper durs à dessiner : pas trop vieux, entre deux trucs... Il y a rien qui accroche. Il faut qu’ils vieillissent pour avoir les nez et les oreilles qui s’allongent. Même Castex c’était l’archétype du chauve à lunettes technocrate qui n’a rien de spécial, à part les yeux rendus plus grands par ses verres. Macron était comme ça, très difficile à choper comparé à Sarkozy, à Chirac ou au rond Hollande. Dussot, c’est trop bien : il a une voix aiguë, il est tout rouge, il

tantôt plus travaillé, tantôt plus nerveux... Qu’est-ce qui définit la forme : le média de publication, l’urgence, l’intention ?

Pfou... Il y a beaucoup d’erreurs et de hasards (rires). Idéalement, il faudrait avoir une palette large. J’ai fait un dessin sur Venise, la ville de l’amour, etc. Là, tu ne peux pas suggérer, il faut habiter le truc avec de la couleur pour qu’on reconnaisse, faire un peu réaliste pour qu’on puisse y croire. Et comme c’était une blague mignonne, j’ai fait en sorte que le dessin soit un peu plus poétique. Si c’est un dessin plus coup de poing dans la gueule, tu as envie que le trait corresponde. Et puis... parfois je suis très pressé, parfois c’est de la flemme. Moi, j’adore chercher les idées, au stylo bille épais sur du papier machine. Mais il y a une force, une énergie que j’ai du mal à retrouver dans les dessins finalisés.

Après oui, sans doute que mon style évolue. Quand je regarde ce que je faisais il y a dix ans, l’intention était là mais je trouve ça très bancal. Comme dirait l’autre, c’est en faisant qu’on devient Jacques Faizant. À force de faire, tu as une expertise ; mais quelque part, je dessine un peu toujours les mêmes choses : des bonshommes, des bouts de rues... la vie, quoi. Mon niveau plastique a augmenté, mais je sais aussi que dans l’esquisse, tout passe dans l’énergie et dans l’idée. Il faut que t’arrives à dépouiller le dessin, dans une forme de lâcher-prise. C’est difficile, parce qu’on a tendance à vouloir être appliqué, à vouloir tirer la langue pour faire des traits parallèles alors que ce n’est pas ce qu’on demande. On demande qu’il se passe quelque chose, que le dessin soit vivant. Je serais bien embêté si je devais me dire : « ton dessin, c’est ça jusqu’à la fin de ta vie », figé dans la naphthaline. Il ne faut pas que j’arrête de chercher, que ça devienne automatique. J’envie beaucoup les dessinateurs qui continuent à faire des carnets d’observation, du croquis de nus... Ça nourrit le dessin et ça évite de tourner en rond.

Tu fais partie des très rares dessinateurs à évoquer les coulisses de leur boulot et de leur vie familiale comme Crumb. Est-ce un besoin de décom-

sion de raconter ces à-côtés ?

J’ai énormément d’ego ; alors, parce que je raconte des trucs drôles, ça me fait croire que je suis drôle (sourire). C’est arrivé à un moment où j’étais un peu fâché avec la BD, où j’avais beaucoup de travail et que je faisais un truc un peu répétitif. Sur Instagram, je suis libre dans le dessin et dans le propos (même si c’est auto-centré), ça m’a reconnecté avec pourquoi je dessine : j’ai eu envie de raconter des histoires et de faire rigoler les gens. Et de raconter un truc un peu spontané, comme si c’était des blagues en soirée dans la cuisine en buvant des p’tits rhums. Ça permet de garder le fun. Mais ça serait horrible que ça devienne un projet commercial !

C’est aussi une façon de donner des nouvelles qui a beaucoup d’écho : quand tu racontes un truc de manière sincère, les gens souvent se disent rassurés de savoir que tu déprimes et que c’est dur. On connecte les humains et les émotions, quoi. L’humour est une façon de se connecter à l’intelligence ; ce que je raconte en est une autre. Mais je fais ça pour rigoler...

N’empêche que ce sont des vrais petits contes moraux, sensibles et philosophiques...

Je ne suis pas adepte de trop intellectualiser des choses qui sont assez organiques, mais je me suis rendu compte que le dessin était un langage pour moi. Au point que quand je ne sais pas quoi penser de quelque chose, je dessine. Ça organise mes pensées. C’est une façon de savoir ce qui se passe dans ma tête. Voilà, docteur (rires) !

Tu es dans les tous premiers à avoir rejoint Lisa Mandel à la fondation de la maison d’édition Exemple, gérée par des auteurs. Est-ce que cela libère intellectuellement de passer par une telle structure, à défaut d’enrichir ?

J’ai même été le premier à tester la plateforme. Et ça m’a enrichi de ouf ! Financièrement, c’est incomparable mais c’est pas le plus important. Par exemple, j’ai pu faire voter ma communauté de followers sur Instagram sur le titre et la couv’ ; jamais un éditeur ne serait parti avec cette couv’ ni ce titre : le marketing aurait eu le dernier mot. On a pu en plus choisir une imprimerie en Vendée. En fait, tu es libre de faire ton objet ! Ma copine Lucile Gomez m’a dit : « c’est la première fois que je suis hyper fière de mon objet ». Cette liberté n’a pas de prix. Mais elle demande beaucoup plus d’énergie — bon, même si ça avait été chez un éditeur, tu aurais aussi mis de l’énergie à aller faire des festivals, des dédicaces, des posts sur Instagram.

J’AI EU LES MEILLEURS FOUS RIRES À FAIRE ÇA

Le festival Ça presse pour lequel tu viens à Lyon permet de faire se croiser des dessinateurs de presse qui, comme toi, ne sont pas basés à Paris. Vous êtes quasiment tous éparpillés...

On est beaucoup à travailler à distance, ça s’y prête bien. On essaie d’aller dans nos rédactions respectives une ou deux fois par an pour pas qu’ils nous oublient. Internet permet cela,

/ REPÈRES

1983

Naissance le 9 février. Issu d’une famille d’agriculteur, Thibaut Soulié suit une formation “classique” de graphiste à Olivier-de-Serres (Paris) puis d’illustrateur aux Arts Déco (Strasbourg)

2008

Première BD chez *L’Écho des Savanes*, *Marine à Babylone*

2016

Signe l’affiche de *Merci patron !* de François Ruffin, alors rédacteur en chef de *Fakir*. Soulié y collabore comme dessinateur de presse ainsi qu’à *L’Équipe*. La liste des titres de presse qui le réclament ne cesse de s’allonger

2021

Édite chez Exemple *Eau de Soulece*, recueil de dessins 2017-2021, après *Le Monde est foot* (2018)

2022

En plus de faire rire (et grincer les dents dans la presse), il est présent sur le Net sur le <https://soulie.fr> et son prolifique compte Instagram *@the-soulie*

surtout pour mes camarades qui dessinent sur tablette : ils peuvent partir en voyage et envoyer leurs dessins de n’importe où ; pas besoin de déplacer son bureau d’architecte.

Il y a deux trucs qui sont vachement bien à Ça presse : d’abord, les tables rondes pendant lesquels on dessine, dont les thèmes sont plus recherchés que ce que l’on peut voir habituellement — c’est pas « la liberté de la presse et auto-censure ». Pour le public et le dessinateur, c’est toujours super : fatigant mais marrant à vivre. Ça pimente de ouf n’importe quelle discussion ; j’ai eu les meilleurs fous rires à faire ça. Et tu n’es pas en train de parler dans le vide du dessin que tu as fait il y a trois mois en essayant de le mimer laborieusement. L’autre truc vachement bien, c’est qu’ils invitent des gens des journaux. Parce que dans “dessin de presse”, il y a presse. Et bien souvent, c’est comme si t’étais hors sol. On te demande pourquoi tu as passé tel ou tel dessin. Mais ce n’est pas toi, le dessinateur, qui décides. La moitié du temps, je ne sais pas pourquoi : il faut demander à celui qui a choisi. Donc, que les journaux soient là est important. Surtout, si on a un problème avec un dessin, c’est eux qui assument les conséquences.

D’ailleurs, as-tu déjà été associé à un procès ?

Non... C’est bien la preuve que je ne dérange personne...

→ **Soulie**

Aux Rencontres internationales du dessin de presse Ça presse du 17 au 20 mars à l’Hôtel de Ville de Lyon <https://rencontres-capresse.com>

JE NE SAIS PAS VOUS, MAIS QUAND JE VOIS LA POLITIQUE, ÇA ME MET DANS UNE RAGE FOLLE EN DEDANS.



DES MICHES ET DES BUGNES

Tranches de vie / De chaque côté de la place Sathonay viennent d'ouvrir deux échoppes : l'une de bugnes (Bugnes), l'autre de sandwiches (Miches). Visite groupée. PAR ADRIEN SIMON

La rue du Sergent-Blandan s'étire de part et d'autre de Sathonay, cette petite place de terre battue qui accueille en son centre la statue d'un « héros de la conquête de l'Algérie »... Elle est encerclée de lieux où boire et manger : on pense à la brasserie homonyme ou au bistrot Bel Ami (même proprio), à Delicatessen, le comptoir à barbaque de Kadoc, qui jouxte le bar Super 5, on pense bien sûr au Bistrot Senor qui accueille Lyl Radio. La place est longée au sud par Blandan, rue qui a vu coup sur coup ouvrir deux nouvelles échoppes et c'est d'elles dont on veut parler ici.

BUGNES

La première se trouve à son extrémité – au croisement de la rue Terme, à quelques mètres de Chêf, le « meilleur kebab de France ». On fut étonné, en voyant l'énorme enseigne en cours d'installation, de voir qu'elle indiquait Bugnes. Et que cette nouvelle boutique (façade bleu roi, grosses lettres dorées, buffet et armoire de grand-mère) se consacrerait donc... aux beignets lyonnais. L'ouverture ayant tout juste précédé mardi gras, on pensait à une échoppe éphémère, que nenni, les proprios ont bien l'intention de rester.



Porn food, allégorie

Ils (deux reconvertis, issus du cinéma et de la logistique) envoient déjà, à Fontaines, des pizzas au levain naturel et farines de blés anciens. L'idée, ici, c'est qu'il n'y a pas de raison valable de consommer des bugnes uniquement en hiver. On mange bien des churros dans les stations balnéaires, pourquoi pas des bugnes aussi sous le soleil. Ici, pas de jaloux, on y propose des plates et des rebondies, aux zestes de citron ou à la fleur d'oranger, voire nappées de chocolat

spéculos ou pralines roses. De notre côté, on vote pour les moelleuses : natures, bien dodues mais néanmoins fermes.

MICHES

La même semaine que Bugnes, ou presque, une autre enseigne ouvrait à l'autre extrémité de la rue. On est dans un angle beaucoup moins commerçant de Sathonay, où l'on trouve le bar associatif Paradox, à côté de

« la plus rebelle des radios », Canut, et en face d'un bar à jeux en cours de fermeture. C'est ici que ce sont installées les Miches, comptoir à sandwiches. Bien que la déco soit dans l'air du temps (néon rose, lampe Nesso, tabouret en céramique, suspensions cuivrées), de même que l'argot du menu (les sandwiches sont nommés la daronne, la moula, la badass, etc.) et l'identité visuelle (des t-shirts sont déjà en vente), on peine à comprendre quelle histoire y est vendue.

Si « la narration » fut une donnée importante dans la restauration de ces dix dernières années (ne pas vendre que de la nourriture), peut-être que de crise en crise on est en train d'en revenir aux fondamentaux : proposer juste de quoi se sustenter. Ici, ce sont des paninis : une focaccia ou une ciabatta de boulanger, remplie d'une garniture froide, pour nous de bresaola, c'est-à-dire de fines tranches de bœuf séché, de straciattella, ce mélange de mozza et de crème fraîche, de pesto rouge, et d'une (étonnement hors-saison) compotée d'aubergines, parfaitement assaisonnée, enfin d'une poignée de roquette. Mélange presque parfait, à arroser d'une limonade bio. Et à faire suivre sur place d'un tiramisu en gobelet plastique, très moussieux, ou si l'on parcourt quelques mètres... d'une paire de bugnes.

→ Bugnes

42 rue Sergent-Blandan, Lyon 1^{er}
De 11h (10h le w-e) à 19h, fermé les lundi et mardi
3€ les 3 bugnes moelleuses, 10,50€ les 5 "bugnies" au chocolat

→ Les Miches

19 rue Sergent Blandan, Lyon 1^{er}
De 8h30 à 18h30, fermé le dimanche
8,50€ le sandwich, 12,90€ la formule




AUDREY BRIÈRE


CÉCILE CABANAC


SONJA DELZONGLE


FLORIAN DENISSON


CHRYSTEL DUCHAMP


MARC FERNANDEZ


SONYA LWU


PÉTRONILLE ROSTAGNAT


ROBERT THOROGOOD

ÉVÉNEMENTS GRATUITS

DÉDICACE
PIERRE DE MAERE

JEUDI 16 MARS À 18H* FNAC LYON BELLECOUR

RENCONTRES
LE POLAR EST À LA FNAC

VENDREDI 31 MARS ET SAMEDI 1^{ER} AVRIL*
FNAC LYON BELLECOUR



Tous les prochains événements Fnac

QUAIS DU POLAR FESTIVAL INTERNATIONAL LYON

BEPOLAR WEBTV3

kobo by fnac

fnac

#RDVFNAC - ENCORE PLUS SUR LECLAIREUR.FNAC.COM

Événement organisé par le centre socio-culturel LA CARNIÈRE

FOIRE aux PLANTES

Cistes et sempervivums

25 & 26
MARS
2023

PARC DU CHÂTEAU
SAINT-PIERRE (69)

04 78 20 61 97

www.foireauxplantesrares.fr

LA CARNIÈRE - centre socio-culturel

VILLE DE SAINT-PIERRE

JARDINS

Thalig

CC BY-NC-SA

DÉLICAT, SENSIBLE, BOULEVERSANT

LE FIGARO ★★☆☆



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2022



أزرق الففطا

LE BLEU DU
CAFTAN

UN FILM DE
MARYAM TOUZANI

LUBNA AZABAL

SALEH BAKRI

AYOUB MISSIOUI

COUP DE
CŒUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFCAE

CINE+

LE FIGARO

LE 22 MARS AU CINÉMA

SENS
CRITIQUE

Télérama

AD VITAM



© The Jokers

« Et si on se faisait un petit 49.3, hum ? »

LE FILM DE LA QUINZAINÉ

DE GRANDES ESPÉRANCES

Drame / Un jeune couple en chemin vers les hautes sphères se trouve mêlé à un fait divers l'obligeant à confronter ses idéaux à la morale et à la justice. Sylvain Desclous signe un thriller doté d'une distribution parfaite dynamitant les hypocrisies, compromis et compromis-sions des politiciens de métier. PAR VINCENT RAYMOND

Révisant l'oral de l'ENA dans la luxueuse résidence des parents d'Antoine, son compagnon, Madeleine se voit déjà dans un ministère où elle pourra mettre en pratique ses grandes idées de gauche. Mais un événement inattendu vient chambouler le programme : une embrouille causée par Antoine avec un insulaire, conduisant Madeleine à commettre un geste fatal. Désormais liés par le sang et le silence, les deux jeunes gens doivent composer avec leur conscience. Mais aussi leurs ambitions respectives...

Prenez L'ENA : censée former des serviteurs dévoués à l'intérêt général pour qui le pouvoir doit être un moyen et non une fin, elle sert désormais de rampe de lancement aux ambitieux avides de détenir un maroquin le plus tôt possible.

Ici, il devient même inutile de réussir son fameux concours pour accéder au sérail politique : l'entretient fait office de diplôme, la reproduction des élites court-circuite la méritocratie. Et que dire de l'idéologie ! L'action publique est guidée par de personnalités politiques n'incarnant pas des choix de société mais des individus interchangeables aux opinions d'une effrayante plasticité.

Comment la politique peut transformer des individus en apparence normaux en fumier

Dans *De Grandes Espérances*, Madeleine et Antoine (excellent duo Rebecca Marder-Benjamin Lavernhe) en apparence philosophiquement proches se retrouvent ainsi à œuvrer chacun pour des projets sociétaux opposés ; est-ce à ce moment que leurs chemins se séparent ? L'une est une transfuge des classes populaires (ayant déjà du mal à renouer avec son milieu d'origine) devant son élévation à "l'ascenseur social", l'autre baigne dans le confort bourgeois ; l'une est portée par des aspirations collectives, l'autre vise son statu quo personnel ; l'une est encore ingénue, l'autre déjà cynique. En fait, les différences d'orientations idéologiques s'ajoutent à des différends structurels beaucoup plus profonds.

On prête à Edouard Herriot un aphorisme certes trivial mais ô combien parlant : « la politique, c'est comme l'andouillette, ça doit sentir un peu la merde, mais pas trop ». À l'image de *Cloaca* de Wim Delvoye, *De Grandes Espérances* montre de manière transparente comment la politique peut transformer des individus en apparence normaux en fumier – certes, d'aucuns présentent des prédispositions naturelles – ou salir ce qu'il y a de pur et d'intègre en eux. Remarquablement écrit, ce film de Sylvain Desclous agit en deux couches ; deux styles de thriller qui vont usiner psychologiquement Madeleine et Antoine. À une première partie anxieuse flirtant avec le réalisme magique suit une seconde plongeant dans le marigot des intrigues et des coups bas. Tout sonne juste.

En parallèle de leur baptême du feu empreint d'une forme de candeur excusable, Sylvain Desclous dépeint l'itinéraire d'une députée rompue au métier, pourtant aussi ductile que les autres. Emmanuelle Bercot l'interprète avec une crédibilité stupéfiante – et l'on pourrait mettre mille noms derrière son personnage : législature après législature, on a tant observé de parlementaires jadis indéfectiblement liés à leur parti troquer leur écharpe contre un plat de lentilles – enfin, contre quelque strapontin ministériel. Feignant de croire qu'ils garderont intactes leurs convictions, ils osent parfois proclamer (vaste blague) que leur hochet d'idiot utile leur permettra d'agir plus efficacement ("de l'intérieur") sur le système. Les promesses n'engagent que ceux y croient.

ILLUSIONS PERDUES

Depuis *L'Exercice de l'État* (2011) de Pierre Schoeller, on n'avait pas vu de "fiction" disséquer de manière aussi subtile les arcanes torses de la Ve République... ainsi que le dévoilement de ces grands corps chargés de permettre à l'État d'assurer la pérennité de son fonctionnement démocratique.

●●●○ **De Grandes Espérances**
De Sylvain Desclous (Fr, 1h45) avec Rebecca Marder, Benjamin Lavernhe, Emmanuelle Bercot...
Sortie le 22 mars



À VOIR

●●●○○ Sage-Homme

De Jennifer Devoldere (Fr, 1h40) avec Karin Viard, Melvin Boomer, Steve Tientcheu. Sortie le 15 mars • [entretien avec Jennifer Devoldere, Karin Viard et Melvin Boomer p.12](#)

Recalé au concours d'entrée en médecine, Léopold se replie de mauvaise grâce sur une place en école de sage-femme sans le dire à ses proches. Seul garçon de sa promo, il va peu à peu découvrir l'intérêt de ce métier grâce au mentorat de Nathalie qui, sous ses airs abrupts, s'avère une grande pro et pédagogue. Quasiment genre en soi depuis les séries *Urgences* et *The Kingdom*, la

"fiction hospitalière" n'avait pas encore investi l'univers de la néo-natalité. Un oubli d'autant plus étonnant qu'elle permet de traiter de front des questions sanitaires et humaines sur un mode radicalement différent, tout en ouvrant à de vastes problématiques : les préjugés professionnels, l'assignation de certains emplois aux seules femmes, l'absence de reconnaissance pour les métiers du lien et du soin — indispensables pansements des souffrances humaines... En mettant en scène un jeune homme (issu de surcroît d'une famille TRÈS masculine) en situation minoritaire, Jennifer Devoldere accentue avec finesse la perception du déséquilibre et pousse à interroger de manière plus large des disparités de société considérées comme acquises. Dans ce cadre très en écho avec l'actualité, l'histoire de Léopold suit le sillon classique (mais efficace) d'un roman d'apprentissage, cahots compris, et offre une belle collection de tranches de vie du cocasse au dramatique. Semblant née pour ce type de rôle, Karin Viard marraine avec ce qu'il faut de rudesse bienveillante Melvin Boomer pour son baptême de grand écran. Il ne pouvait rêver meilleurs auspices.



●●●○○ Toute la beauté et le sang versé

Un documentaire de Laura Poitras (É-U, 1h57) avec Nan Goldin... Sortie le 15 mars

Photographe réputée, survivante à bien égards, Nan Goldin est aujourd'hui en première ligne dans le combat contre les ravages causés par les opiacés — et donc l'industrie pharmaceutique — aux États-Unis. Suivant son engagement, Laura Poitras en profite pour lui faire retracer son parcours artistico-personnel, qui trouve (peut-être) son origine dans le destin de sa sœur, homosexuelle réprimée et suicidée... Il est fréquent que des documentaires développant un discours politique marqué se retrouvent à concourir en festival ; pas étonnant donc de les voir plébiscités au palmarès par un jury

soucieux de mettre l'accent sur telle ou telle problématique sociétale. En discernant le Lion d'Or au film de Laura Poitras, Julianne Moore et ses jurés ont fait au moins coup double. Ils saluent d'abord la démarche militante et la persévérance de Nan Goldin dont les actions ont permis, sans violence, de mettre la famille des Sackler face à leurs responsabilités. Comment ? En associant leur nom non plus à des œuvres de charité valorisantes dans les musées, mais bien à l'origine de leur fortune, tout droit venue de la vente "légal" des opiacées. Le Lion d'Or célèbre ensuite, à travers l'œuvre photographique de Nan Goldin ici feuilletée, la mémoire des victimes des années sida, des femmes outragées, des gens de la marge et des underground ; bref, tous ceux que l'Amérique ne veut pas montrer ou dont elle a honte, ces macchabées loin des projecteurs d'Hollywood. Toute la beauté et le sang versé ne révolutionne certes pas l'écriture cinématographique, mais il a le mérite de mettre en lumière quelques refoulés étasuniens. Malheureusement, il ne sera guère vu par les principaux concernés, zombifiés par la drogue et la misère.



●●●○○ Dalva

De Emmanuelle Nicot (Fr-Bel, 1h20) avec Zeldá Samson, Alexis Manenti... Sortie le 22 mars • [entretien avec Emmanuelle Nicot & Zeldá Samson sur www.petit-bulletin.fr](#)

Dalva n'a que 12 ans mais elle se voit comme une adulte, vivant en vase clos avec son père. Pour l'arracher à cette relation mortifère, elle est placée en foyer où, auprès d'une équipe d'éducateurs et d'autres résidents de son âge, elle va progressivement apprendre à redevenir une enfant de son âge... On appelle cela un sujet casse-gueule : comment évoquer une thématique ultra-sensible en évitant d'épouser les poncifs manichéens... sans être suspectée de complaisance, de vouloir surfer sur un trouble désir de scandale

ni sur l'exploitation du voyeurisme du public ? Le tout, dans un contexte où le renforcement des verrous moraux et de la pudibonderie place la moindre expression (fût-elle artistique) sous la surveillance continue de meutes de trolls plus fascinées par le goût du sang que par la compréhension de mécaniques complexes. En l'occurrence ici, celle de la reconstruction difficile d'une gamine, considérée comme une "addict" en sevrage, que le boulot patient et méthodique va déconditionner et, en quelque sorte, réinitialiser — le récent *Petites* et *La Tête Haute* avaient montré des relations jeune-éduc similaires. Le chemin est long et cahoteux, entre l'acceptation de la situation de Dalva ainsi que le fait d'être identifiée comme étant résidente du foyer. Dès lors qu'elle voit les autres comme des pairs, elle comprend quelle est réellement sa place. L'interprétation de la jeune Zeldá Samson joue pour beaucoup dans cette réussite sans aucune équivoque.



●●●○○ Chili 1976

De Manuela Martelli (Chil, 1h35) avec Aline Küppenheim, Nicolás Sepúlveda, Hugo Medina... Sortie le 22 mars

Chili, trois ans après le coup d'État par Pinochet, alors qu'une répression sanglante bat son plein. Épouse d'un médecin haut placé, Carmen quitte Santiago pour préparer la maison de famille avant les vacances. Sur place, un prêtre lui demande de soigner un jeune homme blessé — un opposant qu'elle va aider... Attention, coup de poing et coup de cœur pour ce premier long-métrage d'une extraordinaire maîtrise offrant à la fois un instantané de la situation chilienne du côté des privilégiés soutenant (ou

demeurant volontairement aveugles devant) les exactions du régime, et un portrait de femme s'affranchissant enfin de sa "condition" — d'épouse docile, de mère, de grand-mère... — pour retrouver son libre-arbitre. Se pliant aux règles de la clandestinité, elle mène alors une double vie autonome, en marge de son existence bourgeoise. Le film oblique alors vers un thriller où le sentiment de menace s'avère d'autant plus terrifiant qu'il est diffus et non incarné. Au-delà de sa reconstitution soignée, la cinéaste Manuela Martelli convoque un climat cinématographique rappelant l'atmosphère des années 1970 : tonalités beiges, image aux flous grasseyés et surtout, une partition extraordinaire de Mariá Portugal, avec des nappes lancinantes dignes des ambiances composées jadis par Wendy Carlos ou Pino Donaggio. Autant que la réalisatrice ou que l'interprète de Carmen, Aline Küppenheim, la musicienne contribue à instaurer le crescendo dramatique faisant de *Chili 1976* une œuvre douloureusement admirable. Des talents à suivre.

ANIMATION
BILL
PLYMPTON,
REPRISES

La ressortie le 15 mars sur grand écran sous la bannière ED Distribution de deux longs-métrages de Bill Plympton — *L'Impitoyable lune de miel !* (1997) et *Les Mutants de l'espace* (2001) — doit se célébrer comme il sied à ce double lauréat du Grand Prix du festival d'Annecy : dans l'extase la plus débridée ! Car cet héritier putatif de Tex Avery et de Robert Crumb, n'aime rien tant que filer les métaphores visuelles les plus graveleuses et/ou anticléricales en tournant en dérision les totems de l'American way of life (l'existence étriquée des bourgeois de banlieue, les militaires hauts en épaules mais bas du front, les médias abrutissants...) à grands traits hachurés et anamorphoses défiant les règles de la perspective. À la révision, ses potachereries d'allure artisanale ont gagné en puissance corrosive, l'époque étant devenue effroyablement pudibonde (et réactionnaire). Quant à son discours, il se révèle davantage mordant, voire visionnaire, lorsqu'il anticipait l'étape suivante de « conquête » spatiale par des mégalomanes souhaitant en faire un nouveau territoire publicitaire — Elon M. ou Jeff B., vous n'avez rien inventé. À voir pour le burlesque sexy, comme pour les chansons aux paroles d'autant plus tordantes quand elles sont illustrées au premier degré.

AVANT-PREMIÈRES
LYON POUR
TOUS

Beaucoup de fines lames passent par Lyon à l'occasion d'avant-premières dans les prochains jours. On commence avec la réalisatrice Jeanne Herry et sa comédienne Leila Bekhti pour *Je verrai toujours vos visages* (consacré à la justice restaurative) jeudi 17 mars à 19h30 à l'UGC Confluence ainsi qu'à 20h30 au Comœdia. Le mardi 21 à 20h il sera question des enfants aidants leurs parents handicapés dans *Normale* de Olivier Babinet en sa présence, toujours au Comœdia. Enfin, le vendredi 24 à 19h30, direction le Pathé Carré de Soie pour applaudir l'équipe (annoncée fort nombreuse) du premier volet des *Trois Mousquetaires* : *D'Artagnan* réalisé par Martin Bourboulon et mettant à l'écran le ban et l'arrière-ban des comédiens hexagonaux. Mordious !

Cours de japonais
tous
niveauxFormation pro
CPFstage Sakura
débutants
avril
2023

Cours réguliers

tous âges / Conversation / Stages

Cours en visio

classes rapides objectif JLPT N5 et N4



www.espacelyonjapon.com

Espace Lyon-Japon



SAISON 2023

LYON - CALUIRE - BOURGOGNILLIÈRE - BRIGNAIS - DÉCINES



ANTONIA DE RENDINGER

05/05/2023

LE TOBOGGAN - DÉCINES



ARNAUD DEMANCHE

06/05/2023

RADIANT BELLEVUE - CALUIRE



ANNE ROUMANOFF

10/05/2023

BOURSE DU TRAVAIL - LYON 3E



LES VIRTUOSES

13 & 14 /05/2023

RADIANT BELLEVUE - CALUIRE



FARY

30/05/2023

BOURSE DU TRAVAIL - LYON 3E



ELODIE POUX

12 & 13/10/2023

BOURSE DU TRAVAIL - LYON 3E

WWW.ESPACEGERSON.COM

Location points de ventes habituels // CE, PMR : 04 78 27 96 99

le petit Bulletin

est sur



mapstr



Les écrans du DOC

12^{ème} ÉDITION -
DU 21 AU 26 MARS 2023



Festival de Cinéma Documentaire

15 films, 12 rencontres, 9 avant-premières, master class, concert, séances hors les murs ...

En présence des réalisatrices, réalisateurs et artistes :

Mar. 21 mars - 20h
LA BELLE VILLE
Manon Turina et François Marques

Mer. 22 mars - 20h30
LA COLLINE
Denis Gheerbrant et Lina Tsimova

Jeu. 23 mars - 20h15
WE ARE COMING : CHRONIQUE D'UNE RÉVOLUTION FÉMINISTE
Nina Faure

Ven. 24 mars - 20h
LA (TRÈS) GRANDE ÉVASION
Yannick Kergoat

Sam. 25 mars - 20h
SILENCE - LES VOIX DE LISBONNE
Les musiciens du groupe
Fadiagens - Vozes de Lisboa
Grande soirée Fado / Film + Concert

Dim. 26 mars - 14h15
MAUVAISES FILLES
La metteuse en scène Margot Théry

Dim. 26 mars - 19h30
ATLANTIC BAR
Fanny Molins

Tout le programme est à retrouver sur :
www.letoboggan.com

RÉSERVATIONS
04 72 93 30 14
www.letoboggan.com

J'Y VAIS AVEC TCL !
Direct T3 et T7 : Station Décines-centre
Métro A : Station Vaulx-en-Velin La Soie + T3 ou T7 : Station Décines-centre

DÉCINES
CHARPIEU



●●●○○ La Chambre des merveilles

De Lisa Azuelos (Fr, 1h38) avec Alexandra Lamy, Muriel Robin, Xavier Lacaille... Sortie le 15 mars

Le monde de Thelma s'effondre lorsque Louis, jeune ado de cette mère célibataire, est victime d'un accident qui le plonge dans un coma profond. Découvrant un cahier où il a inscrit une liste de vœux à accomplir, Thelma s'emploie à les réaliser un par un, y compris les plus fous... S'emparant d'un argument de mélo à l'issue incertaine et prompt à arracher des larmes à la lande d'Écosse, Lisa Azuelos tisse une variation lumineuse d'une "bucket list" (ou "liste de mes envies") autour de son thème de prédilection : l'attachement inconditionnel mère-enfant. Mis à l'épreuve par les bouleversements de l'adolescence (*Lol*), le syndrome du nid vide (*Mon bébé*) et à présent la peur de la perte définitive. Construit comme un jeu de piste — ou un jeu vidéo progressant vers le boss final — où le prix se trouve conditionné par des facteurs objectivement irrationnels (l'amour, la croyance magique...) mais que chacun partage, *La Chambre des merveilles* est un film-consolation préférant aux facilités crapuleuses du tire-larme le merveilleux du conte et une combativité très ancrée dans la réalité sociétale des femmes. Est-il besoin de préciser qu'Alexandra Lamy est une figure parfaite pour habiter cette reconstruction maternelle ? On le fait quand même.



●●●○○ Houria

De Mounia Meddour (Fr-Bel-Alg, 1h38) avec Lyna Khoudri, Amira Hilda Douaouda, Rachida Brakni...

Algérie, de nos jours. Après une agression qui la laisse traumatisée, lui fait perdre l'usage de la parole et compromet son rêve d'accéder à une carrière prestigieuse, une jeune danseuse prénommée Houria monte un spectacle chorégraphique avec des femmes tout aussi cabossées qu'elle... De la résilience personnelle comme catalyseur d'une résilience collective et, au-delà, de la résilience d'une nation ? Sans être la suite de *Papicha* (2019) — il ne crée pas la même surprise, propre aux premiers films, ni ne révèle Lyna Khoudri, son interprète principale à présent sur tous les écrans — Houria parle à nouveau de l'émancipation contrariée des femmes algériennes, confrontées ici à une somme d'obstacles plus ou moins matériels : l'absence de perspectives sur place, l'apathie des autorités face à d'anciens criminels amnistiés. Métaphore d'un pays blessé qui cherche à se reconstruire, le corps de Houria se relève avec rage et s'exprime sans mot : par l'art. N'empêche qu'il demeure fragilisé et que sa composante masculine n'apparaît pas souvent en première ligne...



●●●○○ Sur les chemins noirs

De Denis Imbert (Fr, 1h35) avec Jean Dujardin, Izïa Higelin, Anny Duperey... Sortie le 22 mars + [entretien avec Jean Dujardin et Denis Imbert sur www.petit-bulletin.fr](http://www.petit-bulletin.fr)

Écrivain dandy et fanfaron, habitué aux excès acrobatiques, Pierre a provoqué le diable une fois de trop. Résultat ? Une chute ayant failli lui coûter la vie. À sa sortie de l'hôpital, il entreprend une longue marche en forme de rédemption sur les chemins de traverse de l'Hexagone, de la Méditerranée à la Manche... Comment se relever après être tombé ? Et surtout, pour quoi faire : redevenir identique à ce que l'on était avant de choir ou bien, tenter d'avancer différemment — non plus à la verticale, mais à l'horizontale ? C'est évidemment cette option, très symbolique, que suit le personnage de Pierre dans ce road movie plus inspiré qu'adapté de Sylvain Tesson : ici, la contemplation prend le pas sur une logorrhée introspective et sentencieuse qui eût été redondante avec la composante visuelle. Certes, le verbe est bien présent (par la voix off) mais il fait l'économie des pensées erratiques et des lieux communs paysagers, ce qui permet à l'image d'investir en profondeur le temps autant que l'espace. Ainsi, le film est-il construit dans une mise en parallèle constante d'instant "d'avant" et "d'après" l'accident qui font presque coïncider le plus bas (la chute le menant aux portes de la mort) avec le plus haut — la fin du voyage, salvatrice, face à la mer que tout homme libre se doit de chérir. Une rupture dans la carrière de Jean Dujardin qui se confronte ici, quel paradoxe en pleine nature, à l'intériorité et la retenue. Et s'ouvre à de nouveaux horizons.



●●●○○ Le Bleu du Caftan

De Maryam Touzani (Fr-Mar-Bel-Dan, 2h04) avec Lubna Azabal, Saleh Bakri, Ayoub Missioui. Sortie le 22 mars

Salé, au Maroc. Brodeur réputé de caftans, le taiseux Halim vit avec son épouse Mina qui, bien que gravement souffrante, l'aide à tenir boutique. L'arrivée d'un jeune apprenti va troubler l'équilibre du couple : Halim étant plus naturellement porté sur les hommes. Une sorte de ménage à trois s'instaure... Gros plans sur des mains travaillant finement l'étoffe, la soupesant ou la caressant avec sensualité. Interceptions de regards lourds de sens, non-dits ; rendez-vous secrets au hammam ou seuls des frôlements de pieds masculins sont filmés. Silences plutôt que confessions ; images d'une silhouette émaciée pour évoquer la maladie... En tout point, la cinéaste Maryam Touzani choisit le minimalisme allusif pour aborder les sentiments extrêmes gouvernants cette histoire entre éros et thanatos... et surtout entre deux hommes. Il s'agit d'une figure de style autant qu'une nécessité vraisemblablement pour ne pas encourir les foudres de la censure marocaine — pour mémoire, *Much loved* (2015) du même co-scénariste Nabil Ayouch avait subi de très violentes attaques et même été interdit parce qu'il représentait une réalité niée par le pouvoir. *Le Bleu du caftan* égratigne également la hiérarchie sociale défilant dans la boutique de Halim. D'ailleurs, peut-être que le regard acerbe sur la bourgeoisie locale est plus dérangeant pour le royaume chérifien que l'évocation du tabou de l'homosexualité.

CRITIQUES SUR PETIT-BULLETTIN.FR

Valentina Un film d'animation de Chelo Loureiro (Esp, 1h05) avec les voix (v.f.) de Laetitia Casta, Jeanne Métiévier, Sarah Vergès... Sortie le 22 mars

Un Varón Un film de Fabián Hernández (Col-Fr-P-B-All, 1h22) avec Felipe Ramirez... Sortie le 15 mars



Il aurait pu être sage-femme (voir page suivante), mais il est président du Sénat

FÊTE DU COURT-MÉTRAGE : GO FAST !

Court-métrage / Du 15 au 21 mars, une profusion d'histoires et d'ambiances est à découvrir un peu partout, chez l'habitant ou dans des bibliothèques voire - incongruité totale - dans des cinémas ! Bienvenue à la Fête du court-métrage !
PAR VINCENT RAYMOND

« Je sais qu'elle est indispensable, mais je ne sais pas à quoi ». Cette définition de la poésie par Cocteau pourrait convenir au court-métrage, dont chaque professionnel du 7^e Art ou spectateur instruit de son existence mesure la nécessité de sa survie. Et pourtant, sa diffusion demeure insuffisante, reléguée à des heures indues en télévision et circonscrite au périmètre des salles art et essai – ainsi qu'à leurs festivals.

Lancée il y a une dizaine d'année par le CNC aux alentours du solstice d'hiver, l'idée d'un "Jour le plus court" consacré à ce format partait d'une bonne intention... mais avait peu imprimé – la trop grande proximité des fêtes de fin d'année, sans doute. Repositionnée au voisinage de l'équinoxe et rebaptisée "Fête du court-métrage", la manifestation dure désormais une semaine en gardant peu ou prou le même principe : permettre à qui le souhaite (lieu culturel, cinéma, association, particulier...) de diffuser des séances de films brefs en piochant,

le cas échéant, dans un riche catalogue mis à disposition pour l'occasion. Plusieurs thématiques "clefs en main" sont disponibles ; attention : certaines sont gratuites, d'autres payantes. Il y en a une quarantaine au bas mot dans la Métropole, vous avez l'embarras du choix...

POUR FAIRE COURT...

Coup de chapeau d'entrée pour les projections gratuites offertes par les salles commerciales. Le Saint-Denis à la Croix-Rousse pour un "focus sur les Magritte du cinéma belge" (les équivalents des César) le 17 mars à 20h30 ainsi que les programmes "Jouons ensemble" et "Promenons-nous dans les bois" le 18 mars à 15h. Même jour et même heure du côté de l'Écullly Cinéma, ce sont 2h42 de films qui sont présentés (dont les brillants *Madre* de Sorogoyen et *Panique au sénat* de Peretjatko).

Si vous consentez à lâcher le prix d'une place, le Comœdia accueille le 15 mars à 20h l'équipe de Mutoscope pour un best-of de films résolument alternatifs. *Les Mal-aimés* réglera le jeune public au Lumière Fourmi le 15 à 15h45. UGC Confluence dégainera "Fais-moi rire" le 15 mars à 18h, "Viens voir les comédiens" le 16 mars à 20h et "Oscars Night" le 17h à 20h – des films ayant été remarqués lors de la cérémonie.

Le Lumière Terreaux le diffusera aussi le même jour, mais à 18h45. Enfin, les cinémas Pathé Bellecour et Vaise, UGC Confluence, Ciné-Duchère, Ciné-Mourguet et Lumière Terreaux proposeront un court en première partie de programme à certaines séances. Une initiative qui rappelle l'ancien temps et qu'il serait tellement agréable de pérenniser...

→ Fête du Court-métrage

Dans la métropole de Lyon du 15 au 21 mars
Tous les événements sur www.lafeteducourt.com

/ DOCUMENTAIRE AU TOBOGGAN, LES ÉCRANS DU DOC

Permettant une exposition bienvenue à un genre cinématographique d'une diversité infinie, le Mois du film documentaire en novembre n'est pas la seule occasion d'en voir sur grand écran. La preuve avec cette 12^e édition du rendez-vous au Toboggan de Décines qui, du 21 au 26 mars, offre un regard sur une mosaïque de thématiques sociétales contemporaines. Environnement et décroissance, avec *Low-tech* d'Adrien Bellay, *La Belle Ville* de Manon Turina & François Marques ou *La Colline* de Denis Gheerbrant & Lina Tsrinova ; égalité(s) avec *We are coming* de Nina Faure, *Sept hivers à Téhéran* de Steffi Niedertzoll ou *La Générale* de Valentine Varela ; économie avec l'excellent *La (Très) Grande Évasion* de Yannick Kergoat sur "l'optimisation" fiscale ou le mélancolique *Atlantic Bar* de Fanny Mollins en clôture, suivant le quotidien d'un troquet de quartier arlésien menacé de fermeture ; mémoire avec l'autobiopic *Les Années Super 8* d'Annie Ernaux et David Ernaux-Briot ou *Mon pays imaginaire*, nouvelle incursion dans le Chili de Patricio Guzmán. À noter également une avant-première du récent Ours d'Or berlinois, *Sur l'Adamant* de Nicolas Philibert. VR

→ Les Écrans du Doc Au Toboggan du mardi 21 au dimanche 26 mars



© Warner Bros.

« -C'est un lupus, Dr House ? »

« TU NE PEUX PAS FAIRE CE FILM SANS PARLER DE L'ÉTAT DE L'HÔPITAL »

Entretien / Douze ans après sa dernière réalisation, *Et soudain tout le monde me manque*, Jennifer Devoldère est de retour avec un "roman d'apprentissage" en milieu hospitalier, non exempt de rires, de larmes et de sang. Rencontre avec la cinéaste et ses comédiens Karin Viard et Melvin Boomer, entre Paris et le Festival de Sarlat. PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

Quelle a été non pas la naissance, mais la genèse de ce film ?

Jennifer Devoldère : On voulait raconter une histoire dont la problématique serait à l'inverse de ce qui se passe habituellement : non pas une femme qui doit réussir dans un monde d'hommes mais un homme qui doit se battre dans un monde de femmes. Quoi de mieux qu'une maternité, où les femmes sont un peu les patronnes du lieu ? D'où cette histoire d'un jeune garçon dégoûté d'avoir raté médecine et qui choisit la filière sage-femme pour pouvoir rallier médecine plus tard. Il entre dans cet univers totalement féminin alors qu'il n'y est pas du tout préparé.

Votre précédent film remonte à il y a une dizaine d'années, où l'on n'abordait pas les questions hommes/femmes comme on en parle aujourd'hui...

JD : C'est vrai. Je pense que je ne l'aurais pas fait il y a dix ans. Il s'est passé aussi des choses dans ma vie qui font que l'on fait ce genre de film : si je n'avais pas été mère, je n'aurais pas eu le même rapport au sujet.

D'où vient ce personnage de Nathalie, la sage-femme ?

JD : D'un mélange entre qui est Karin Viard dans la vie ; ce qu'elle porte — une charge sexuelle très forte, je trouve — et aussi de sage-femmes qu'on

a pu rencontrer, notamment une à l'hôpital Saint-Joseph, qui a une très très grosse personnalité et qui fait ce métier depuis très longtemps. Elle nous a inspiré le personnage : elle avait plein d'expressions que je n'avais jamais entendues. C'est elle qui a fait faire son stage à Melvin, d'ailleurs.

Karin Viard : Je ne me pose jamais la question de savoir si le personnage doit me ressembler ou pas, parce que je trouve que ça n'a aucun intérêt : ce qui compte c'est d'y faire croire. Jennifer dit qu'elle l'a écrit en pensant à moi ; d'une certaine façon, ça lui appartient. J'aime bien les personnages de femmes libres, je pense en être une dans la vie et ça s'arrête là aussi. Quand on écrit pour moi, la personne qui écrit a une idée de moi qui lui appartient ; parfois il arrive que le personnage ne me plaise pas ou que l'on se sente très loin de soi — c'est étonnant.

TU N'ES PAS JOEYSTARR

Melvin, en quoi le stage a-t-il consisté pour vous ?

Melvin Boomer : C'était un stage d'observation — heureusement parce que je n'ai pas fait les études. Mais c'était très enrichissant, très fort : j'ai tourné de l'œil plusieurs fois. Surtout quand on m'a présenté le placenta (rires). Les sage-femmes ont l'habitude, donc elles le prennent sans pincettes. Mais ce qui est très beau, c'est

que le film s'est déroulé comme ma formation, c'est-à-dire que j'ai eu la chance d'assister à un accouchement qui s'est extrêmement bien passé et à un second qui a très très mal commencé parce que le bébé ne respirait pas — mais s'est bien fini. Ce choc de voir ce bébé qui ne crie pas, qui est violet au début m'a énormément touché ; c'est pour cela qu'à certains moments du film, les émotions que je peux avoir sont réelles.

La formation m'a donc beaucoup apporté mais ensuite j'ai dû faire un gros travail sur moi-même pour me sortir de mon ancien rôle — Joey Starr dans *Le Monde de demain*. Quand j'ai commencé le tournage, Jennifer m'a tout de suite dit : « écoute, tu n'es pas Joey Starr, tu n'es pas Melvin, tu es Léopold, c'est quelqu'un de discipliné qui arrive à se fondre dans la masse, un caméléon avec un certain phrasé, qui a une certaine manière d'amener les choses ». C'est ce que j'ai énormément travaillé. Après, la formation m'a beaucoup aidé. Et Karin a été, en termes d'acting, un point d'appui extrêmement important pour moi : elle m'a appris beaucoup de choses techniques. L'équipe également avait un esprit familial, on buvait des verres, on rigolait, ce qui fait que ça a donné quelque part de la confiance.

Avez-vous eu le sentiment d'aider Melvin ?

KV : Non pas du tout, je n'ai pas eu cette sensation-là... Peut-être parce que ça s'est fait avec

beaucoup de naturel. Vu que je tourne de plus en plus avec de très jeunes gens, je n'ai pas envie d'être dans un rapport maternant — ça m'aurait emmerdé si j'avais été à leur place, je n'ai pas envie de leur proposer ça. Par contre, on est collègues, j'ai plus d'expérience et quand ils me posent des questions, je n'hésite pas leur répondre. Quand je vois qu'ils ont une difficulté ou qu'ils n'y arrivent pas, je leur glisse à l'oreille « si tu veux y arriver, fais ça... » mais je les laisse se limer les dents d'abord... J'ai envie d'être à une place de partenaire ; pas de « moi je sais, toi tu ne sais pas ». Parce qu'ils m'apprennent aussi des choses dans leur fougue, leur spontanéité, leur émotion... Quand tu es plus âgé et que tu as l'habitude, c'est merveilleux de reconnecter avec l'exaltation de ce métier, qui en fait le sel.

Ce n'est pas la première fois que vous jouez une personne dans les métiers du soin ou de l'écoute (orthophoniste, esthéticienne, animatrice de libre-antenne...). Avez-vous une appétence pour ces rôles ?

KV : Vous avez raison, mais je n'y avais jamais pensé. Au cinéma, on donne à voir des gens en situation de lien, il n'y a que ça qui compte : tu ne peux pas avoir des gens qui ne s'occupent que d'eux — dans la vie, tu croises des gens complètement égocentriques mais au cinéma, tu les représentes pour qu'ils se prennent des trucs au visage. Si je joue une femme à la radio et qui doit

« Non pas une femme qui doit réussir dans un monde d'hommes mais un homme qui doit se battre dans un monde de femmes »

répondre aux gens, forcément je suis dans l'écoute ; si je joue une sage-femme forcément je suis dans l'écoute. Mais est-ce que ça veut dire pour autant que je suis dans la vie... C'est autre chose. J'ai un goût pour ces personnages, mais je pourrais aussi avoir un goût pour des gens complètement givrés qui n'écoutent personne et qui ne font que parler d'eux.

Avez-vous pu tourner dans un hôpital ?

JD : On a totalement reconstitué les urgences maternité dans une faculté de sciences, dans une aile affectée qui avait des vis-à-vis qui ressemblaient à des hôpitaux. Le chef-décorateur a fait un travail plutôt pas mal parce qu'on dirait une vraie maternité. En revanche, on a tourné des couloirs, des extérieurs et des halls d'entrée qui nous manquaient dans un hôpital pour que ça fasse vrai et qu'on raccroche au tumulte de l'hôpital.

En parlant de tumulte, le film renvoie à beaucoup de problématiques internes à l'hôpital : les plans blancs qui se succèdent, le manque de personnel, de moyens. C'est aussi un film politique...

JD : Je ne sais pas si c'est un film à proprement parler politique parce que c'est d'abord l'histoire de Léopold. Mais c'est vrai qu'à travers son histoire, on peut aborder des sujets qui sont politiques notamment, en effet, la souffrance hospitalière en ce moment, la réduction de budget, de personnels qui fait qu'aujourd'hui on craint un recul du "bon accès" à la santé. Évidemment les problèmes de parité : pourquoi certaines professions sont moins rémunérées ou moins considérées que d'autres, alors qu'elles sont en première ligne, qu'elles sauvent des vies ; qu'elles font des horaires assez dingues ? Ce n'est pas le sujet du film, c'est vrai, mais on a voulu quand même en parler en arrière-plan parce que c'est la réalité de l'hôpital aujourd'hui. Et c'est aussi la réalité du stage hospitalier : quand les étudiants en santé arrivent à l'hôpital, ils sont quand même livrés à eux-mêmes alors qu'ils ont 19-20 ans et que, souvent, ils n'ont pas une Nathalie pour les guider.

Il y a aussi un problème hiérarchique, c'est la réalité d'un service hospitalier : la hiérarchie est très forte, parfois cela se passe très bien — là où on a fait notre stage, tout le monde s'entendait très bien et le chef de service y était pour beaucoup. Et il y a des endroits où c'est abominable parce qu'avec les coupes budgétaires ou les fermetures de certains hôpitaux, on regroupe les personnels et ça crée des frictions... Et il y a beaucoup de n'importe quoi là-dedans. Mais chacun a son rôle. Karin le dit assez bien dans le film : quand chacun respecte son rôle, c'est au plus haut et au plus bas de la hiérarchie que cela marche le mieux.

KV : Tu ne peux pas faire ce film sans parler de l'état de l'hôpital ; on sait tous qu'il ne va pas très bien. Le personnel soignant est maltraité pour des rendements ; par rebond les gens qui se font soigner ne sont pas bien traités non plus. C'était bien de pouvoir l'évoquer, d'en parler. Il y a effectivement plein de problèmes administratifs à l'hôpital, il faut faire des rapports, des rapports, des rapports... Je crois qu'il y a toujours une volonté d'alléger l'administratif en France, mais ça ne se passe pas. Et l'hôpital n'y échappe pas. Ni à de mauvais dirigeants.

À l'hôpital, c'est pareil : si tu as un mauvais management, c'est tout le monde qui en pâtit ; si une hiérarchie trop forte ne laisse pas les gens exprimer leurs compétences, c'est terrible.

Quand les gens sous les ordres d'un mauvais dirigeant sont malheureux et ne peuvent exprimer leur potentiel, je ne comprends pas pourquoi ces derniers n'ont pas un mauvais point et qu'ils ne sont pas dégradés, disqualifiés... Ça me révolte. Tout le monde est choqué par le fait que de mauvais dirigeants qui ont poussé des gens au suicide par leur management tellement dégueulasse, tellement pas humain, partent avec des émoluments énormes pour aller agir aussi mal ailleurs... Ils ne devraient pas être autorisés à revenir au même niveau tant qu'ils ne présentent pas un bon management. C'est ça qui serait juste, non ?

FAIRE CONNAÎTRE UN MÉTIER TRÈS MÉCONNU

Le film peut-il faire avancer les choses ?

KV : Les films ont la vertu de faire réfléchir et sans doute de faire avancer certains débats. Ce film pourrait avoir cette vertu de faire connaître un métier très méconnu, dont on dit qu'il est « un métier de bonne femme ». Pas du tout, en fait : il est passionnant et d'une intensité folle : on ne fait jamais la même chose, on est son propre patron. Quand on est en salle de naissance, personne ne te dit quoi faire. Et puis tu mets quand même au monde des enfants, c'est assez miraculeux. Tu es à l'hôpital, mais tu annonces les bonnes nouvelles globalement ; ça demande beaucoup de psychologie parce que tu dois toujours t'adapter à la personne, aux couples qui sont en face de toi. On sait que le lien parent-enfant existe au départ, donc si l'accouchement est traumatique, la rencontre entre l'enfant et ses parents sera marquée par ce traumatisme ; à l'inverse si c'est très harmonieux, alors tu rentres dans la parentalité avec le sentiment que ça va être harmonieux. Donc c'est très intense, tu as beaucoup de responsabilités, c'est un métier qui a du sens et qui n'est jamais pareil ; il y a de la solidarité, c'est génial...

Jennifer, aviez-vous le court-métrage *Homme sage* de Juliette Denis (2021) ?

JD : J'ai vu *Homme sage*, pendant le casting. On avait déjà écrit.

Il présente deux différences majeures : non seulement il se déroule dans un cadre non hospitalier, mais il est surtout centré sur la problématique de patientes embarrassées par un praticien masculin, qui n'est pas très présent dans votre film...

JD : Dans les premières versions du scénario, il y avait des femmes qui refusaient d'être examinées par un homme. Mais on s'est rendu compte au cours des stages que c'était assez peu fréquent, finalement. Dans une urgence maternité, les femmes l'acceptent plutôt bien. Même si ça arrive, cela nous semblait anecdotique par rapport à la réalité du sujet du film : c'est à Léopold de s'accepter ; c'est lui qui a un problème avec lui-même, pas tant les femmes avec lui. C'est lui qui ne se trouve pas légitime et qui ne trouve pas sa place. Bien sûr, il y a aussi parfois des sage-femmes qui n'ont pas envie de voir de sage-femmes hommes... Mais c'est tellement minoritaire par rapport à ce qui se passe dans un hôpital ! Comme on avait beaucoup de choses à raconter, certaines se sont écrites naturellement dans le processus. Et ça en fait partie.

●●●○○ Sage-Homme

Un film de Jennifer Devoldere (Fr, 1h40) avec Karin Viard, Melvin Boomer, Steve Tientcheu. Sortie le 15 mars • critique du film p.9

NICOLE GENOVESE
ASSOCIATION CLAUDE VANESSA

LE RÊVE ET LA PLAINTE

30 → 31/03
THÉÂTRE



7 rue Orsel 69600 Oullins

theatrelarenaissance.com



28/03

MAURICE RAVEL | JONATHAN HARVEY
MADELEINE FOURNIER | LISA GUEZ
CLIO SIMON | ENSEMBLE TM+

CONCERT #9

SONG OFFERINGS

PSYCHIATRY SONG

Théâtre / En HP, les cabossés ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Dans *Black March*, Sylvie Orcier tisse les liens entre soignants et soignés en faisant résonner un double de la voie abîmée de Gainsbourg. Belle incursion dans nos failles. PAR NADJA POBEL

Personne ne marche vraiment droit dans *Black March*. Ou alors avec des pas trop saccadés, témoignant d'une détermination enragée. Dans les deux cas, rien ne va. D'un bout à l'autre d'un espace bi-frontal, deux soignants tentent de créer un dialogue avec des patients épuisés d'être là et un nouvel arrivant ne parvenant pas à aligner deux mots. Nous sommes dans un hôpital psychiatrique. Claire Barrabès aime écrire sur des sujets inflammables, rugueux voire violents (*Smog...*). Et Sylvie Orcier ne laisse pas d'air à ses personnages cernés de tous côtés.

L'autrice suggère que Minona a commis un infanticide, que Bertrand a bousillé sa carrière de grand musicien classique avec l'alcool. Bien sûr, tout n'est pas aussi binaire mais c'est au gré de scènes très concrètes qu'ils se rencontrent : piquer la bouffe de l'autre au self, se laisser tomber la tête dans un bol de purée. Parfois un peu étrange avec une scène d'accouchement hors sol ou à d'autres moments tendant vers le catalogue (oui, les personnels hospitaliers, surtout dans ces unités psy, ont trop peu de moyens et n'ont pas le temps de regarder leurs collègues à la dérive – ici Joël va commettre des violences conjugales), ce travail n'en demeure pas moins solide sur le plateau.

Ce grand acteur qu'est Patrick Pineau

SWEET SWEET

S'insèrent dans le théâtre la musique et le chant via la présence presque fantomatique (il se déplace discrètement) et puissante aussi de



En même temps, quelle idée d'essayer de lui piquer ses frites

Pablo Elcoq, Gainsbourg troublant (*Black March* est une de ses compositions de la bande

originale du film *L'Eau à la bouche*). Alpha Blondy, le Wu-Tang Clan et même les

Beatles (*I'm so tired*) ont le temps durant cette heure vingt de passer par là. Les paren-

thèses chorégraphiées sont aussi une composante très à propos tant le corps est un langage fondamental de ces patients.

Nonobstant un clin d'œil en forme de *private joke* que l'on devine moqueur (et bienvenu !) à propos du *Livre de la jungle* boursofflé de Bob Wilson au Châtelet, *Black March* est aussi une formidable fable notamment dans la partition offerte à ce grand acteur qu'est Patrick Pineau entouré ici de ses deux enfants. Pineau et Orcier cheminent ensemble depuis plusieurs décennies. L'été dernier, à l'ombre de la Comédie Odéon, dans le cadre des Nuits de Fourvière, ils donnaient naissance à un très exigeant et singulier spectacle de Serge Valletti, *John a-dreams*. Les revoici en nombre. Bonne nouvelle.

→ Black March

Aux Célestins
Jusqu'au vendredi 17 mars

LA DRÔLE DE SEMAINE

29 AU 31 MARS
PLATEAUX D'HUMOUR

MATTHIEU CLAROLA AMANDINE LOURDEL
VINCENT COCHE ANTOINE MELVIL
CHARLOTTE CREYX HÉLÈNE SIDO
UGO STREBEL VINCENT DUPIN
SYLVAIN MORAND

ESPACE GERSON
1 PLACE GERSON - 69005 LYON
WWW.ESPACEGERSON.COM

STAND UP
Comedy Show

JASON BROKERS
HAKIM JEMILI
TANIA DUTEL
DOULLY
JOHN SULO
NAM-NAM
MERWANE BEN LAZAR

1^{ER} AVRIL 2023
RADIANT BELLEVUE
WWW.RADIANT-BELLEVUE.FR

Célestins
THÉÂTRE DE LYON

Pupo di zucchero
Emma Dante
21 > 25 mars 2023

Un théâtre intense et original. La Croix

theatredesclestins.com



Épreuve de mathématiques sportives du bac : mimez x³

LE THÉÂTRE DANS LES STARTING BLOCK

Théâtre /

De plus en présent sur les planches et quasi toujours synonyme de succès public, le sport s'invite au Théâtre de la Croix-Rousse à deux reprises en ce mois de mars avec des spectacles qui ont déjà beaucoup tourné mais que nous n'avons pas pu voir encore.

Après *Le Syndrome du banc de touche*, Julie Bertin et Léa Girardet continuent à explorer ce sujet longtemps méprisé par le milieu théâtral. Elles présentent *Libre arbitre* (du mardi 14 au jeudi 16 mars) sur la jeune femme championne du monde du 800m (Caster Semenya) devant se soumettre à un test de féminité pour taux de testostérone trop élevé.

Du jeudi 23 au dimanche 26 mars, au même endroit, Mohamed El Khatib joue son blockbuster,

Stadium, consacré aux supporters du RC Lens, avec 53 spectateurs et spectatrices sur le plateau. Fin avril, Frédéric Sonntag créera *Socrates* au TNG sur le footballeur brésilien de São Paulo. N'en jetez plus ! Comme le confiait El Khatib à la revue *Théâtre(s)* cet hiver « il y a désormais un effet d'aubaine politique, culturel et financier à créer des projets autour des Jeux Olympiques de Paris et les directeurs et directrices de théâtre font aussi le constat que cela fait venir un autre public en salle ». Tout le monde y gagne. Pourvu que la qualité artistique soit au rendez-vous. Jouons ! NP

→ **Libre Arbitre**

Du 14 au 16 mars
Au Théâtre de la Croix Rousse

→ **Stadium**

Du 23 au 26 mars
Au Théâtre de la Croix Rousse

& AUSSI

THÉÂTRE Les petites géométries

Version courte (30' et dès 3 ans) de ce très beau travail de Justine Macadoux et Coralie Maniez qui, avec des boîtes noires carrées sur leur tête, fourmillent d'idées afin de donner naissance à des personnages, les regarder vieillir. De l'artisanat haut de gamme !
MJC Duchère
237 rue des Érables, Lyon 9e
Mer 15 mars à 10h30 ; 5€/8€/10€
Musées Gadagne
1 place du Petit Collège, Lyon 5e
Sam 18 mars à 11h et à 16h ; 5€/8€/10€

THÉÂTRE 10 Kg

La metteuse en scène Antonelle Amirante adapte le livre *Ma chère fille salafiste, radicalisée à 12 ans* de Lau Nova après avoir travaillé déjà à d'autres sujets sensibles comme l'avortement notamment dans *Arrange-moi*.
Espace Jean Couty
56 rue Sergent Michel Berthet, Lyon 9e
Jeu 16 mars à 20h30 ; entrée libre
Le Rize
23-25 rue Valentin Haüy, Villeurbanne
Sam 18 mars à 19h30 ; entrée libre

THÉÂTRE Nos paysages mineurs

Le directeur du CDN de Valence revient dans l'agglomération après son récent passage aux Célestins avec *Noszlagia Express*, très beau sur le plateau mais plus fade dans son propos. Marc Lainé propose une histoire d'amour résumée en une

heure de trajet en train. Et si ça lorgnait du côté de son mémorable *Vanishing point* ?
Théâtre de la Renaissance
7 rue Orsel, Oullins
Du 15 au 17 mars, à 20h ; 8€/11€

THÉÂTRE Tout ça pour l'amour !

Julien Poncet, directeur de la Comédie Odeon à Lyon, renoue avec le plateau, l'écriture et la mise en scène dans une création qui « rend hommage à ceux qui transmettent et réhabiliteraient l'Amour comme un sens inscrit dans l'ADN de l'humanité » dans un plaidoyer pour la culture. Où l'on croise Gabrielle Russier et Pierre Michon dans un spectacle très émouvant qui remporte un immense succès depuis sa création il y a un an.
Briscope
Place de l'Hôtel de Ville, Brignais
Ven 17 mars à 20h30 ; de 13€ à 22€

THÉÂTRE Foutre plein les yeux

C'est une grande comédienne que Chloé Bouiller nous souffle-t-on à l'oreille, même si elle n'a qu'un pupitre pour décor. Celle qui a fait le Conservatoire de Toulouse avant le GEIQ de Lyon et la troupe permanente du CDN de Montluçon fait là le récit d'une jeune marseillaise qui fait ses débuts d'actrice.
Théâtre des Clochards Célestes
51 rue des Tables Claudiennes, Lyon 1er
Du 15 au 20 mars, à 19h30 sf sam et dim à 16h30 ; 8€/11€/14€

THÉÂTRE Le printemps des révoltés

Travail d'une compagnie - À la source - sortie de l'ENSATT sur la place de l'art dans les luttes et les mouvements révolution-

naires au croisement du théâtre, de la danse, de la poésie et du conte.
Centre culturel Charlie Chaplin
Place de la Nation, Vaulx-en-Velin
Ven 24 mars à 20h ; 6€/8€/11€

THÉÂTRE La scortecata

C'est toujours un événement quand elle vient ici et Emma Dante vient souvent ! Après *Misericordia* la saison dernière au TNP, voici ce diptyque aux Célestins. *La Scortecata* (à 18h30) suivi de *Pupo di zucchero* à 21h. Où la Sicilienne adapte deux contes napolitains : celle d'un roi libidineux bernés par deux vieilles femmes puis celui d'un vieil homme qui honore ses morts avec des poupées de sucre. Au plateau, quelques éléments de décor et, très probablement (nous ne l'avons pas vu encore), comme habituellement avec elle, des comédiens à fleur de peau, lunaires et concres à la fois.
Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
Du 21 au 25 mars, à 18h30 ; de 10€ à 26€

THÉÂTRE Fahrenheit 451

Créé la saison dernière par Mathieu Coblentz, collaborateur de Jean Bellorini, ce spectacle, constamment musical, relate l'histoire de Montag, pompier qui vit en quête perpétuelle de plaisir mais entre en résistance contre ceux qui brûlent les livres. C'est lui qui depuis, a monté "L'Espèce humaine", assez sage mais très propre.
Le Toboggan
14 avenue Jean Macé, Décines
Dim 26 mars à 16h ; de 14€ à 28€

MARS → AVRIL AUX SUBS

20€ PASS 2 SPECTACLES

MER 15 & JEU 16 MARS

DANSE

SEISMIC

MARIE GOURDAIN & FELIX BAUMANN

MER. 5 → VEN. 7 AVRIL

DANSE

MER PLASTIQUE

TIDIANI N'DIAYE

MAR. 28 & MER. 29 MARS

DANSE

FIGURES

DALILA BELAZA

VEN. 7 & SAM. 8 AVRIL

DANSE & CIRQUE

VANTHORHOUT

ALEXANDER VANTOURNHOUT

JEU 30 & VEN 31 MARS

THÉÂTRE & CINÉMA

BONHEUR ENTREPRENEUR

ARIANE LOZE

MER. 26 → VEN. 28 AVRIL

THÉÂTRE MUSICAL

L'ÉNIGME ROSEMARY BROWN

MAYA BOQUET

subs

LIEU VIVANT D'EXPÉRIENCES ARTISTIQUES, LYON 1^{ER} LES-SUBS.COM



Figures, Bonheur Entrepreneur, Mer Plastique et Vanthorhout sont présentés en partenariat avec la Fondation d'Entreprise Hermès, dans le cadre de New Settings à Lyon.

*infos tarifs les-subs.com

LU MA ME JE VE SA DI

Du 16 au 25 mars à 20h30



LES NON-AVENTURES DES CLAUSTRONAUTES

Une seule navette spatiale échappe à la fin du monde. À son bord : la Citoyenne, une humaine un peu bourrue se retrouve coincée avec SylV1, le GPS à tout faire. Bavard et tête, celui-ci exige une destination et refuse de laisser sa passagère tranquille.

LU MA ME JE VE SA DI

Du 30 mars au 01^{er} avril à 20h30

WELCOME HOMME

Enfermé depuis des mois dans son abri anti-radiations, Félix fête seul son anniversaire. Alors qu'il s'apprête à souffler sa bougie débarque une jeune femme prétendant être une extraterrestre...

lulu

Théâtre

60 rue Victor Lagrange 69007 Lyon

04 69 67 76 64

bonjour@theatrelulu.com

www.theatrelulu.com

En mars, Lulu joue dans les étoiles !

Le Crédit Mutuel donne le **LA**

REPERKUSOUND

7-8-9 AVRIL 2023

DOUBLE MIXTE - VILLEURBANNE (69)



NUIT 1 - VENDREDI 7 AVRIL

MAIN STAGE - VINI VICI - NEELIX - JORIS DELACROIX - ROMANE SANTARELLI - EXPULZE & NARFOS - **SOLAR STAGE** - PAULA TEMPLE - DOMBRANCE - TRYM - BIJA - BERNADETTE
MOON STAGE - POPOF HARDTEK SET - ACID CHEESE ALLIANCE (TIX) VS CRYSTAL DISTORTION VS 6906)
 BEUNS B2B NOUT - YVONOPITCH B2B PUCH-K - V-MAX - K.D.S B2B DJ MISS TICK
STAGE INVADERS [BY MARSATAC] - SARA LANDRY - MILA DIETRICH - MOÏSE TURIZER
 LE MAC - APG B2B YENKOV

NUIT 2 - SAMEDI 8 AVRIL

MAIN STAGE - PENDULUM DJ SET - HILIGHT TRIBE - VANDAL - SOOM T & THE STONE MONKS
 YOR - ZALEM DELARBRE (INTERPLATEAUX) - **SOLAR STAGE** - TANUKICHI
 MAT WEASEL BUSTERS vs FLOXYTEK - DARKTEK - LE BASK - GUIGOO - ASTEMA
MOON STAGE - GONZI - SPICE UP! (VORTEX'S VS TERESA LIVE) - ONDUBGROUND - MAHOM
 UNLOGIX - GRAYSSOKER - **STAGE INVADERS [BY PHASE]** - GENTLEMENS CLUB - NITEPUNK
 MANDIDEXTROUS - SERPANE - SYNCOPÉ - 6:AM FEAT B-NOUILLE MC - 2BOW & MEAND

NUIT 3 - DIMANCHE 9 AVRIL

MAIN STAGE - CABALLERO & JEANJASS - VLADIMIR CAUCHEMAR - TRINIX - DOOZ KAWA
 LE WANSKI - KAYNIXE - ZALEM DELARBRE (INTERPLATEAUX) - **SOLAR STAGE** - DUB FX
 REBEKA WARRIOR - ROLAND CRISTAL - PROLETER - LE BARD - PAUL SEUL B2B EVIL GRIMACE
 DJ PAPINI - **MOON STAGE** - MISS K8 - ANIME - HYSTA - DAY-MAR - EESAH YASUKE
 ALTARBA - **STAGE INVADERS [BY LA DARUDE]** - BASS-D - CANELLE DOUBBLEKICK
 DJ FINGERBLAST - DJ KWAMÉ - DIE KLAR

WWW.REPERKUSOUND.COM



PROGRAMMATION

MARS-JUILLET 2023



METAL

**HYPNOSE
+ CATCHLIGHT**
16.03.2023
Marché Gare



CHANSON

LES GOGUETTES
22.03.2023
Bourse du Travail



ELECTRO POP

DELUXE
24.03.2023
Radiant-BelleVue

COMPLET



CHANSON

LES FRANGINES
28.03.2023
Radiant-BelleVue



ROCK

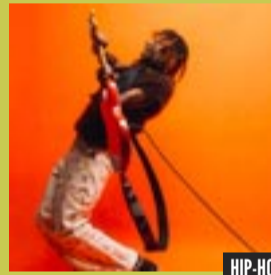
**MATMATAH
+ CANCRE**
30.03.2023
Transbordeur

COMPLET



CHANSON

**HK "DANSER ENCORE"
+ MANUEL PARIS**
31.03.2023
Transbordeur



HIP-HOP

**YOUV DEE
+ RYMZ**
31.03.2023
Ninkasi Gerland / Kao



HIP-HOP

**DOXX + YUSTON XIII
+ FLEUR SOUS BITUME**
15.04.2023
Ninkasi Gerland / Kao



CHANSON

**LES FATALS PICARDS
+ DIDIER SUPER**
et son groupe DISCOUNT
20.04.2023
Transbordeur



DUB ELECTRO

**DUBANKO
+ AWOGA**
20.04.2023
Groom



FANFARE TECHNO

**MEUTE
+ YOR**
23.04.2023
Radiant-BelleVue

COMPLET



CHANSON

MAISSIAT
27.04.2023
Salle Edouard Herriot,
Palais de la Mutualité



POP

ELLIOTT JANE
12.05.2023
Sirius



METAL

PLANE'R FEST
07 & 08.07.2023
Colombier-Saugnieu
Montcul



HIP-HOP

DJADJA & DINAZ
LES AUTHENTIKS
18.07.2023
Théâtre Antique, Vienne

ET AUSSI

MAISSIAT - PUP - FINALE TREPLIN PLANE'R FEST - TIP STEVENS - MESHUGGAH - SOEN
 RISE OF THE NORTHSTAR - BIGFLO & OLI - LUDWIG VON 88 ...

PROGRAMMATION COMPLÈTE
 ET BILLETTERIE : WWW.MEDIATONE.NET



AMOURS MAISON

Pop / Petit monument, vite gâché, du rock indé anglais du tournant des années 90, The House of Love, et son leader Guy Chadwick sont de passage à l'Épicerie Moderne avec un album tout chaud. Mais c'est surtout la nostalgie qui conviera les fans. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

S'il fallait dresser la fiche technique de toute bonne star anglaise tendance rock indépendant, y figureraient sans doute les termes : ambitieux, talentueux, arrogant, atrabilaire, renfrogné, névrosé, intransigent, inconséquent, infidèle, incontrôlable, cruel, asocial, sujet aux addictions, déterminé mais facilement découragé, suicidaire.

Chadwick se brouille avec la terre entière jusqu'à abandonner son complice et guitariste Bickers sur un parking du Pays de Galles

En guise d'illustration, on pourrait accoler à l'ensemble, non pas une photo de Liam Gallagher d'Oasis, qui a poussé ce genre de personnalité dans le fossé de la caricature bouffonne, mais bien Guy Chadwick. Déjà

parce que ça permet de se rendre compte qu'en ce bas monde il y a eu des rock stars prénommées Guy. Et surtout parce que la personnalité complexe et indomptable du leader de The House of Love a fait tout aussi bien sa gloire qu'elle a causé sa perte. Être allergique aux concessions a toujours fait les grands artistes.

C'est après plusieurs échecs humains et artistiques (les deux pour son groupe baptisé Kingdoms) que Guy Chadwick, associé au guitariste virtuose Terry Bickers, connaît ses premiers succès sous le nom de The House of Love – référence au titre d'un roman de la sulfureuse Anaïs Nin car il est bon d'avoir des Lettres dans le rock anglais de l'époque, ainsi que l'a montré Morrissey. Ou de faire semblant de.

Découvert par Alan McGee – genre de Malcolm McLaren écossais qui produira Ride, Teenage Fanclub, Boo Radleys et surtout Oasis –, le groupe enchaîne les singles cultes (*Shine On, Christine*) et un premier album éponyme qui vaut à Chadwick une réputation d'orfèvre de la pop ligne claire, capable d'enchevêtrer les grosses guitares et les arpèges délicats.

PAPILLON, DÉPRESSION

Les majors se précipitent, Chadwick aussi, malheureusement, et c'est là



Guy Chadwick, avec un des ses poteaux

débandade, malgré un deuxième album (toujours sans titre mais dit: « au papillon ») qui connaît le succès. Chadwick, qui tape un peu trop dans l'armoire à pharmacie et le mini-bar, se brouille avec la terre entière jusqu'à abandonner son complice et guitariste Bickers sur un parking du Pays de Galles – lequel apprend donc à l'occasion qu'il est viré.

Surtout, face au succès, il ne sait plus sur quel pied danser musicalement, souhaitant conserver son intransi-

gence indé mais lorgnant vers le succès de stade et tentant de reproduire la formule dansante de Manchester (The Stone Roses, The Charlatans, Happy Mondays) qui lui vole la vedette. D'où l'échec de *Babe Rainbow* (1992) et *Audience With a Mind* (1993). En toute logique Chadwick enchaîne avec une bonne grosse dépression durant la majeure partie des 1990's, dont il sort à peine pour livrer *Lazy, Soft & Slow*, un épatant disque solo qui n'aura pas de suite.

Puis réconciliation, reformations multiples et publications plus ou moins remarquées, jusqu'à l'an dernier avec le très américain – parfois country – *A State of Grace* qui est une sacrée bonne surprise. Laquelle n'empêche pas le fan de base d'écouter surtout les vieux tubes. Et de n'attendre qu'eux lors du concert de l'Épicerie Moderne, en souvenir des années sauvages.

→ **The House of Love**

À l'Épicerie Moderne le lundi 27 mars

THE RODEO, COLLECTION ARLEQUINE

Pop /

On pourrait prendre *Arlequine* pour un premier album vu l'enthousiasme inédit avec lequel la presse spécialisée en parle. Ce serait un sacré affront pour l'intéressée, Dorothée Hannequin alias The Rodeo (amateur d'anagrammes levez-vous !) dont le premier EP *My First EP* est sorti il y a 16 ans – soit deux fois la durée de la carrière des Beatles. On pourrait alors parler d'album de la consécration – ce serait mieux. Sauf que les trois précédents, *Music Maelström* (2010), *La Musica del Diavolo* (2015) et *Thérianthropie Paradis* (2018), ont toujours eu au moins un titre pour taper dans l'œil du public et de la critique.

Disons-le sans détour, on était jusqu'à passé à côté de The Rodeo, impair réparé en partie du fait de l'installation



Un café ?! On la pensait rodée au thé

lyonnaise de la musicienne. *Arlequine* est en tout cas le fruit d'une évolution qui a vu naviguer The Rodeo à travers les genres, s'attacher à la langue française petit à petit. Étrangement, c'est lorsqu'elle compose et écrit un

album sur une rupture vécue comme une libération que Dorothée semble trouver son style. Qui explore ici une certaine idée d'une pop baroque et/ou rétro – parfois délicieusement vieillotte dans ses références comme dans son

expression à cheval sur la geste 60's et la plastique 80's (*L'Hymne à la moue*) – et évoque aussi bien les espiègleries magnifiques d'un Nino Ferrer ou d'un Neil Hannon (un peu de western, un peu d'easy-listening) que la naïveté affirmée d'une Françoise Hardy – étonnamment, on pense aussi au Blonde Redhead évanescents de *Misery is a Butterfly* (sur *La Coupe est pleine* par exemple et du fait d'un jumelage vocal avec Kazu Makino).

Un vrai grand disque de pop à la française (sublimes *Vallée de Siddim* et *Titanic*) qui balaie d'un geste la concurrence des miniaturistes branchés et post-modernes par convenance de la génération millénaire. SD

→ **The Rodeo**

Arlequine (Claro Obscuro / Modular)
Au Sonic le samedi 20 avril



FOLK ROCK BOB DYLAN À LYON EN JUIN

En 2020, Bob Dylan publiait son 39^e album. La chose avait pour titre *Rough and Rowdy Ways* et se trouve à l'origine d'une tournée du même nom qui, après avoir arpenté les États-Unis passe par l'Europe depuis l'automne dernier. Et surtout à Lyon les 29 et 30 juin prochain. Un événement donc, qui se produira à l'Amphithéâtre 3000. À noter qu'il s'agit là d'un "Phone Free Show", à savoir un concert où il sera interdit de brandir son portable pour filmer ou pour envoyer des textos à son cousin. L'occasion de revivre un concert comme au temps jadis. Préventes en ligne à partir du 15 mars à 10h.

TROIS PORTES LYRIQUES À FRANCHIR

Opéra / Pour son festival Franchir les portes, l'Opéra présente les incontournables *Noces de Figaro* de Mozart, et deux autres opéras plus rares : l'unique opéra de Bartók, *Le Château de Barbe Bleue*, et un opéra contemporain, *Bluthaus* de Georg Friedrich Haas. PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

L'Opéra (avec le TNP) nous invite à franchir en musique un certain nombre de portes, de seuils : ceux, par exemple, des différences de classes sociales ou de genres, des faces cachées des désirs et des pulsions humaines, des esthétiques et époques différentes... Avec au programme trois opéras, dont le "tube" de Mozart, *Les Noces de Figaro*.

C'est Olivier Assayas qui, au départ, devait le mettre en scène mais le cinéaste a jeté l'éponge, et l'on découvrira la version du metteur en scène et réalisateur roumain Eugen Jebeleanu, artiste qui interroge les normes, les identités, la liberté d'expression. Pour ses *Noces de Figaro*, il part du point de vue du personnage de Chérubin pour faire vaciller les identités de genre, et construit un dispositif scénique démultipliant les espaces en poupées russes, avec des théâtres dans le théâtre, des projections filmiques ouvrant d'autres espaces de représentation, etc..



Ils ont l'air bien affranchis

la seconde plus cinématographique et cauchemardesque où l'amour prend une face monstrueuse...

Un amour à face monstrueuse, tel est le thème aussi de l'opéra contemporain *Bluthaus* (la Maison du crime) avec pour personnages principaux : Nadja jeune femme ayant été abusée par son père, et les voix de ses parents morts (sa mère ayant tué son mari avant de se trancher la gorge !). Le metteur en scène Claus Guth a choisi d'entremêler à l'opéra du compositeur contemporain autrichien Georg Friedrich Haas des madrigaux de Claudio Monteverdi, lui insufflant ainsi un caractère atemporel.

→ **Les Noces de Figaro**

De Mozart
À l'Opéra de Lyon du 17 mars au 4 avril

→ **Le Château de Barbe-Bleue**

De Béla Bartók
À l'Opéra de Lyon du 18 mars au 2 avril

→ **Bluthaus**

De Georg Friedrich Haas et Claudio Monteverdi
Au TNP du 19 au 26 mars

Dans le cadre du Festival Franchir les portes

DÉDOUBLEMENTS

Autre opéra labyrinthique démultipliant les portes, *Le Château de Barbe Bleue* est l'unique opéra (très court : une heure) composé en 1911

par Béla Bartók sous l'influence du *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy. Le metteur en scène ukrainien Andriy Zholdak nous en livre

une double lecture avec deux interprétations successives : la première insistant sur les émotions et les idéaux de Judith et de Barbe Bleue,

**TRANS
BOR
DEUR**

**CLUB
TRANS
BO**

JOÃO SELVA
MER. 29 MARS
DISCO / FUNK

BELARIA + BRACCO
SAM. 15 AVRIL
ITALO DISCO / PUNK / RAVE

SWANS
MER. 31 MAI
ROCK EXPÉRIMENTAL

MAIS AUSSI :

LOLO ZOUAÏ * ÉTIENNE DE CRÉCY * HK * WANDEM SOUND SYSTEM *
LE VOYAGE DE NOZ * GODSPEED YOU! BLACK EMPEROR *
MAC DECLOS B2B LACCHESI * AGAR AGAR * ALTIN GÜN *
LES FATALS PICARDS * THE DATSUNS * SHOW ME THE BODY *
KEKRA * METARAPH * AIME SIMONE * LYNDY * JOE SATRIANI *
GAVLYN * MAX ROMEO * ASCENDANT VIERGE *
UNCLE ACID AND THE DEADBEATS * TOKIO HOTEL *
WAX TAILOR * TESTAMENT...

PROG' COMPLÈTE ET BILLETTERIE :
WWW.TRANSBORDEUR.FR

VILLE DE LYON

See TICKETS

23 MARS —→ 23 AVRIL 2023

LYON

BIERE

UNP

LUG

GED

ATELIERS DE DÉGUSTATION
TAP TAKE OVER
RENCONTRES
SOIRÉES

UNE SÉRIE D'ÉVÉNEMENTS
DANS LE CADRE DU

**lyon
bière
festival #6**

BIER ONOMY t!ntamarre welovecraft



Jeu : retrouve Gérard L'Archet sur le Plateau

MAHLER, SYMPHONIE TRANS

Musique classique /

Et si la musique de Gustav Mahler était... trans-règne ? Une seule substance musicale traversant et exprimant les règnes minéral, végétal, animal, humain et même... au-delà ! Avec son ambitieuse, voire orgueilleuse, *Symphonie N°3*, le compositeur allemand eut pour objectif, entre 1895 et 1896, de décliner toutes les étapes de la création, pour finir avec un sixième mouvement dédié à l'amour.

De manière générale, toute symphonie de Mahler est un monde en soi, où il est toujours bon de s'aventurer, voire de se perdre. Et l'on en aura le temps dans cette symphonie, l'une des plus longues du répertoire classique (une centaine de

minutes), nourrie des œuvres du philosophe Nietzsche (elle devait à l'origine s'intituler *Le Gai Savoir*, et une voix de contralto chante un extrait du *Ainsi parlait Zarathoustra* dans le 4^e Mouvement), composée de trois premiers mouvements s'inscrivant encore dans les codes traditionnels du romantisme, et les trois suivants innovant une écriture plus autonome et des formes expressives nouvelles (voix soliste, chœurs, finale singulier, etc.)... Ou comment être transporté, insensiblement, des rochers jusqu'à l'amour, entre deux oreilles. JED

→ **Gustav Mahler, Symphonie n°3, par l'Orchestre National de Lyon**

À l'Auditorium les jeudi 23 et samedi 25 mars

& AUSSI

POP Adé

Difficile de dépasser la séparation d'un groupe avec autant de personnalité (sulfureuse, la personnalité) que *Thérapie Taxi*. Mais celle-ci était aussi le fait de sa chanteuse, Adé, qui n'a eu aucun mal à la mettre à profit dans la perspective d'une carrière solo à la séparation du groupe. Avec notamment cet album enregistré aux États-Unis qui gambade étrangement - et avec pas mal de réussites - sur les terres country.

Le Kao
Ninkasi Gerland, 267 rue Mérieux, Lyon 7e
Mer 15 mars à 19h ; 22€

ROCK

Louise Attaque

Il y a des anniversaires qui font mal au calendrier. Celui qui nous fait réaliser que Louise Attaque a déjà 25 ans d'âge a mis un coup sur le casque de pas mal de monde. On peut dire ce qu'on veut de Louise Attaque, avoir rapidement décroché, ne pas s'être intéressé plus que ça à la carrière solo de Gaëtan Roussel, il n'empêche que le premier disque du groupe, et les tubes qui l'ont fait, ont quand même résonné (de plein gré ou pas) dans pas mal de têtes qui ont eu la vingtaine à l'époque.

Halle Tony Garnier
Place des Docteurs Charles et Christophe Mérieux, Lyon 7e
Jeu 16 mars à 20h ; 41,80€/51,70€/63,80€

CHANSON

Pierre De Maere

Révélation célébrée notamment par les Victoires de la Musique, Pierre De Maere est le nouvel avatar de la scène belge. Et de cette scène pop qui rappelle beaucoup celle

des années 80 : légère, court vêtue, synthétique, pas très consistante et passionnée par les épaulettes et les looks étranges. La génération qui a déjà connu ça - et longtemps exécuté cette décennie - est un peu hermétique. Les millénials se pâment.

Le Kao
Ninkasi Gerland, 267 rue Mérieux, Lyon 7e
Jeu 16 mars à 20h30 ; 20€/22€/25€
Dans le cadre du festival Les Chants de Mars

ROCK

Wild Classical Music Ensemble et Lee Ranaldo

On voit Lee Ranaldo régulièrement collaborer avec des plasticiens ou vidéastes pour des concerts performances pas vraiment taillés pour les amateurs de Top 50 et de roucoulades amoureuses. Le revoici cette fois acoquiné aux Belges du Wild Classical Music Ensemble, une formation de rock expérimental constitué de personnes en situation de handicap mental. Avec cet ensemble sauvage et punk, Ranaldo a publié *Hell Gate*, tiré d'improvisations filmées et qu'il vient présenter sur scène, repoussant les frontières du rock et toutes les autres avec.

Marché Gare
4-6 Pl. Hubert Mounier, Lyon 2e
Ven 17 mars à 20h ; 11€/13€/15€

CHANSON

Salvatore Adamo

Il faudra un jour réhabiliter Adamo comme autre chose qu'un chanteur pour dames (souvent âgées) car le Belge (la tradition d'outre-Quiévrain dans la chanson française ne date pas d'hier) est respecté des plus grands et a écrit quelques grandes chansons que leur présence dans les hits parades ont peut-être un peu dévoyé. Un grand monsieur.

Radiant-Bellevue
1 rue Jean Moulin, Caluire
Jeu 23 mars à 20h30 ; 52€

ROCK

The Psychotic Monks

C'est à la croisée de divers chemins rock que s'inscrit la musique de The Psychotic Monks. Mais plutôt le genre de chemins sur lesquels on n'irait pas trainer seul une fois la nuit tombée, de ceux au croisement desquels, tel Robert Johnson en son temps, on passe des pactes avec le Diable passant là par hasard.

Entre post-punk, indus démembré, grunge débraillé et psychédéisme de fumée noire, The Psychotic Monks réussissent l'exploit d'insuffler, en une transe déflagrante, un énorme souffle de vie à des pulsions morbides. Et à leur manière d'ordonner le chaos. Ce qui n'est pas une mince affaire.

Marché Gare
4-6 Pl. Hubert Mounier, Lyon 2e
Ven 24 mars à 20h ; de 14€ à 18€

POP

The House of Love

Ce n'est sans doute pas le groupe le plus connu de l'âge d'or de la pop ligne claire mais en tout cas une balise importante pour les fans de musique britannique. Comme toutes les formations du genre The House of Love était emmenée par un fort un gueule, Guy Chadwick, dont l'ambition et l'intransigeance ont fait autant pour la valeur du groupe qu'il n'a contribué avec un certain acharnement à sa perte. Reformé par épisodes depuis le début des années 2000, The House of Love est encore capable de livrer de beaux disques. Et puis bien sûr, il y a les tubes, imparables. La nostalgie et les cinquantenaires vont couler à flots à l'Épicerie Moderne.

Épicerie Moderne
Place René Lescot, Feyzin
Lun 27 mars à 20h30 ; 18€/20€/22€
+ article p.17

Opéra underground de Lyon



Programme des concerts

avril



5-7.04 Niño de Elche, le flamenco sorcier

5.04 Niño de Elche

« Canto Cósmico »

6.04 Niño de Elche

« Flamenco. Mausoleo de celebración, amor y muerte »

7.04 Niño de Elche

& Raül Refree « Ecstasis »

14.04 Pawel Trojak :

Récital de chant

du Lyon Opéra Studio

23.04 Piers Faccini invite

Dick Annegarn

L'Opéra national de Lyon est conventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Lyon, la Métropole de Lyon et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

MINISTÈRE DE LA CULTURE

THÉÂTRE INROUPTIBLES nova

VILLE DE LYON

MÉTROPOLE GRAND LYON

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

Photographie : © Ernesto Artillo Design : ABM Studio

10 C → 22 €

opera-lyon.com
04 69 85 54 54
#operaunderground
#operadelyon

SHEPARD FAIREY, LA DISSIDENCE URBAINE DÉBARQUE À LYON

Street Art / Vous ne connaissez peut-être pas son nom, mais vous avez déjà vu son œuvre. Shepard Fairey, plus connu pour sa campagne Obey, a réalisé plus de 2000 œuvres en 33 ans de carrière. Bonne nouvelle pour les amateurs de street art, une exposition rassemblant plus de 1000 œuvres de l'artiste vient d'ouvrir ses portes au Musée Guimet.
PAR ENZO MARTINEZ

L'histoire de ce géant du street art commence en 1989. À 19 ans, alors qu'il est étudiant à la Rhode Island School of Design, il veut montrer la sérigraphie, l'un de ses passe-temps préférés, à un ami. Pour ce faire, il réalise un sticker en utilisant la première image trouvée en ouvrant le journal. Cette image, c'est une photo d'André the Giant, l'un des catcheurs phares des années 1980 et 1990, premier et unique français champion du monde de catch et surtout connu pour sa taille, avoisinant les 2m20.

Pour rendre son autocollant plus unique, il décide d'ajouter les dimensions de l'athlète (7' 4", 520lb - 7 pieds 4 pouces, 520 livres ou 2m20, 236 kilos) et un slogan, « *André the Giant has a posse* », ou « *André le Géant a une bande de potes* » dans la langue de Molière. Très vite, le design se fait connaître et le catcheur normand, éternel rival de Hulk Hogan, l'autre grande star du catch à l'époque, devient une icône de la culture skate, dont Fairey est partie prenante. En partant de la ville de Providence, à Rhode Island, le design se propage dans le reste des États-Unis puis aux quatre coins du monde sous forme de stickers, d'affiches, de t-shirts, de planches de skateboard...

LE TOUCHE-À-TOUT DE L'ART URBAIN

Les supports sont variés, tout comme les messages que Fairey fait passer dans ses œuvres. Dès le début de sa



Au bas mot, icônique

carrière, l'artiste s'engage en créant une sérigraphie intitulée *Stop Racism*, dénonçant les inégalités raciales partout dans le monde. Dès 1997, le thème de l'écologie fait son apparition dans son travail, notamment avec sa toile *Act Now, Apologize Later*, qui a servi de couverture au livre éponyme d'Adam Werbach, un militant écologiste américain. Féru de musique, Fairey réalise des pochettes d'albums et des affiches de concerts, ou tire le portrait de Sid Vicious des Sex Pistols, Bob Marley ou encore Snoop Dogg. La politique amé-

ricaine est également l'un des sujets fétiches de l'artiste, qui commence à incorporer les visages des présidents Richard Nixon et surtout George Bush au tournant du millénaire, principalement pour critiquer les déviances du système (corruption, mensonges, propagation des armes à feu...). La tendance change en 2008 lorsque l'une de ses affiches, *Progress*, représentant Barack Obama, est reprise par son équipe de communication après quelques changements. Devenue culte après avoir changé son nom en *Hope*, cette

sérigraphie est considérée comme fondatrice dans le travail de l'artiste.

Entre deux, le 26 janvier 1996, la première "muse" de l'artiste, André the Giant, s'éteint dans son sommeil alors qu'il séjournait dans un hôtel parisien pour l'enterrement de son père. Après une demande de la famille du Géant, Fairey apporte quelques modifications au visage d'André pour créer le visage utilisé encore aujourd'hui sur les productions de l'artiste. Et c'est en voyant le film *They Live* (Invasion Los

Angeles) de John Carpenter que lui vient l'idée du slogan Obey, en reprenant les messages subliminaux que font passer les extraterrestres aux humains via des panneaux publicitaires.

UNE CÉLÉBRATION MALHABILE PAR ENDROITS

Pour célébrer le travail de Shepard Fairey, le lieu d'exposition Spacejunk a investi le Musée Guimet (situé dans le 6^e arrondissement) le 8 mars pour une rétrospective de son œuvre. Une exposition inmanquable pour tous les amateurs de street art, mais qui recèle quelques défauts. Dans certains cartels, des erreurs se cachent, tantôt de forme, tantôt de fond (non, 1984 de George Orwell n'est pas sorti en 1984, mais bien en 1949, soit 35 ans plus tôt), sans oublier des coquilles sur le nom de l'artiste lui-même, qui plus est sur l'affiche *Hope*, l'un de ses travaux les plus connus (Faire au lieu de Fairey, coup dur !)

Aussi, les premiers visiteurs de l'exposition seront déçus d'apprendre que certaines œuvres manquaient à l'appel lors de notre première visite le 8 mars, jour de l'ouverture au grand public et ont été ajoutées par la suite. Des cartels manquaient aussi dans la section de l'exposition dédiée à la musique, et une autre section montrant les livres réalisés par l'auteur n'était pas du tout installée le premier jour – elle l'était le lendemain. Cette exposition propose malgré tout une sélection impressionnante des œuvres de Fairey, de ses débuts à aujourd'hui. Plusieurs sections se focalisent sur les différentes parties de son travail, que ce soit par thème ou par secteur (vêtements, skateboards ou encore musique, avec une salle entière dédiée à ce seul thème), et des pièces tirées à seulement deux ou trois exemplaires sont également exposées, accompagnées d'originaux de l'artiste. Si vous envisagez la visite, n'oubliez pas de prendre des vêtements chauds : le musée est aussi froid que le regard de Big Brother.

Shepard Fairey, 1001 reasons to (Dis)OBEY

Au Musée Guimet jusqu'au 9 juillet

BOUQUETS DE FLORA

Art contemporain / La galerie Slika consacre à Flora Castiglia sa première exposition monographique en France. Ses dessins et, surtout, ses toiles sont aussi fragiles que poignantes. PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Couleurs sourdes, traits parfois gauches, éclaboussures de peinture ici et là, perspective approximative... L'univers de l'artiste argentine Flora Castiglia (née en 1991 à Buenos Aires) repose sur un socle ontologique fragile. Il est soumis à toute une série de doutes : est-on dedans ou dehors, dans la représentation ou l'abstraction, dans un souvenir réaliste ou une fantaisie purement fictive ?

Ici, tout ne tient qu'à une ligne de peinture ou d'écriture



© Flora Castiglia

Va falloir arroser, quand même

Son univers pictural est impur, hybride, hésitant, balbutiant... Et en cela, et pour bien d'autres raisons encore, tout a fait poignant et passionnant ! L'artiste présente à Lyon plusieurs grandes toiles aux motifs de départ assez simples : une table reposant sur un sol carrelé, un pot de fleurs sur cette table, une fenêtre, un mur recouvert de papier peint. De ce huis clos itératif, Flora Castiglia fait un véritable laboratoire d'espaces et de perceptions.

MATISSE, TWOMBLY, KIEFER

C'est à Matisse bien sûr que l'artiste rend directement hommage en poursuivant ses glissements entre intérieur et extérieur, décoratif et réel, profondeur et platitude. Mais au trouble matisien, Castiglia ajoute une fragilité poétique qui lui est propre, reprenant

à son compte d'autres références : la grille du modernisme abstrait (grâce à ses tentures et à ses carrelages qui "mangent d'abstraction" l'espace réaliste), l'écriture tremblée et le trait brouillon d'un Cy Twombly, les tonalités des séchées d'un Anselm Kiefer...

Ici, tout ne tient qu'à une ligne de peinture ou d'écriture, une tige de fleur aussi fragile qu'un roseau pascalien, un pied de table filiforme, la surface d'une nappe menaçant de glisser au sol ou s'enrouler sur elle-même. À côté de ses toiles, l'artiste présente aussi de nombreux dessins réalisés sur des pages de vieux livres, autre forme de palimpseste explorant la fragilité des signes, du temps et des espaces.

→ Flora Castiglia, In-Out

À la Galerie Slika jusqu'au samedi 25 mars

HERVÉ BRÉHIER DÉSOSSE ET COGNE

Art contemporain /

En voilà un drôle d'artiste, Hervé Bréhier (né en 1968 à Lyon), qui a récupéré une vieille cuve de stockage pour, ensuite, la démanteler, voire "l'effeuiller"... À la BF15, son squelette trône, entouré, accrochées sur les murs de la galerie, de ses parties les plus plates, avec leurs marques de rouille et de patine du temps. Abstractions du hasard.



Ce bon vieux C.H. toujours prêt à s'envoyer en l'air

En face, de l'autre côté de la salle, l'artiste présente plusieurs dessins avec une esthétique proche de celle de la cuve. Dessins avec des traces de couleurs et des lignes tracées de manière quasi mécanique. « J'évite les images, les sujets. J'aime les œuvres mystérieuses, aux grammaires simples, directes. Des pièces qui frappent sans précaution, sans détour, sans médiation ; pas d'effets, pas de trucs » précise Hervé Bréhier dans la feuille de présentation de l'exposition.

Ses œuvres ont en effet un caractère à la fois brut et énigmatique. Il s'en dégage un certain charme, entre ruines industrielles et dispositif incongru. On le vérifiera encore, dans une se-

conde salle, avec des bonbonnes de gaz suspendues que le visiteur peut cogner avec un marteau ou une longue pointe (suspendus aussi), pour en tirer quelques sonorités absurdes... ou pas. JED

→ **Hervé Bréhier, Point d'affleurement**

À la BF15 jusqu'au samedi 25 mars

& AUSSI

PHOTOGRAPHIE Ibn El Farouk

Vivant entre Casablanca et Paris, Ibn El Farouk a suivi des études de philosophie avant de se consacrer à la photographie. Une photographie bien particulière puisque l'artiste s'intéresse beaucoup moins à sa capacité de narration ou de reproduction du réel, qu'à sa propre matérialité chimique et physique (pellicule argentique, émulsions, papiers de tirage...). Ses images abstraites sont autant d'images avant l'image, hors l'image, latentes d'autres images... Un très beau travail à découvrir à la galerie Regard Sud. Galerie Regard Sud, 1-3 rue des Pierres Plantées, Lyon 1er. Jusqu'au 18 mars, mar au sam de 14h à 19h ; entrée libre

HISTOIRE Regards pour l'Histoire

Que voir d'un procès ? Puisque les films sont précieusement conservés à des fins d'archives et de témoignage de l'Histoire, il y a les dessinateurs comme Jean-Claude Bauer qui a croqué magnifiquement les visages des victimes et des accusés des procès Touvier, Papon et surtout Barbie. Passionnant. Archives Départementales, 34 rue Général Mouton-Duverniet, Lyon 3e. Jusqu'au 23 mars, du lun au ven de 8h30 à 17h ; entrée libre

ART CONTEMPORAIN Pierre Allain

Tout juste diplômé des Beaux-Arts de Lyon, Pierre Allain présente sa première exposition personnelle à la galerie Tator et à Bikini (deux espaces voisins). Une exposition dont on ne comprend pas toujours le sens ni la cohérence, mais qui a le bon goût de nous surprendre : avec une œuvre sonore qui ne se déclenche qu'en notre absence ou une autre enfermée entre quatre murs, des sculptures minimalistes à la peau sensible, des dessins d'évier en inox, un guide d'exposition sous forme de notice pharmaceutique ! Galerie Roger Tator, 36 rue d'Anvers, Lyon 7e. Jusqu'au 24 mars, lun au ven de 14h à 18h ; entrée libre

ART CONTEMPORAIN Hervé Bréhier

« J'évite les images, les sujets. J'aime les œuvres mystérieuses, aux grammaires simples, directes. Pièces qui frappent sans précaution, sans détour, sans médiation ; pas d'effets, pas de trucs » écrit l'artiste Hervé Bréhier (né en 1968 à Lyon). Il présente des œuvres récentes à la BF15, qui touchent à tous les médiums : sculpture, vidéo, dessin, performance, installation. Et qui, toujours, sont reliées à l'environnement d'exposition, et à une réalité matérielle brute. La BF15, 11 quai de la Pêcherie, Lyon 1er. Jusqu'au 25 mars, mer au sam de 14h à 19h

PEINTURE Amina Benbouchta

À travers ses photographies, ses installations, et, surtout, ses peintures l'artiste franco-marocaine Amina Benbouchta (née en 1963 à Casablanca) développe un univers singulier explorant tout à la fois les limites de la peinture, la représentation de la femme, les frontières entre les cultures, la réinterprétation de références littéraires (contes de fée, pièces de théâtre...). On peut découvrir son univers à la galerie Ceysson & Bénétière qui expose des œuvres récentes. Ceysson & Bénétière, 21 rue Longue, Lyon 1er. Jusqu'au 25 mars, mar au sam de 11h à 18h ; entrée libre

HISTOIRE Spectaculaire ! Le divertissement chez les Romains

Faire du marketing avec les stars les plus populaires, mécéner des événements sportifs ou culturels... les Romains y avaient déjà pensé et l'ont fait, dans toute la Gaule mais aussi beaucoup Lyon, une des rares cités de la Gaule avec Rome à posséder un théâtre, un amphithéâtre, un cirque et un odéon. Dans un parcours très accessible et passionnant, le musée Lugdunum fait le tour de ces questions. Lugdunum, 17 rue Cléberg, Lyon 5e. Jusqu'au 11 juin, mar au ven de 11h à 18h, sam et dim de 10h à 18h ; 4,50€/17€

ART CONTEMPORAIN Sur le fil

À ce jour, l'URDLA, atelier d'estampes né en 1978 et lieu d'exposition, a reçu déjà quelque 500 artistes en résidence qui y ont réalisé plus de 2000 œuvres ! L'exposition collective *Sur le fil* réunit une quarantaine d'œuvres produites récemment par une trentaine d'artistes, de générations et d'univers très différents. On y retrouve, par exemple, Christian Lhopital avec quelques eaux fortes aux personnages tour à tour drolatiques ou fantomatiques, une artiste présentée récemment à la Biennale d'Art Contemporain Phoebe Boswell, une photographe qui a beaucoup travaillé autour de Georges Bataille, Anne-Lise Broyer, ou la malicieuse et jeune artiste Lucy Watts... URDLA, 207 rue Francis de Pressensé, Villeurbanne. Jusqu'au 2 avril, mar au ven de 10h à 18h, sam et dim de 14h à 18h ; entrée libre

ÉGYPTOLOGIE Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié

Pas de syndrome de Stendhal en vue du côté des visiteurs de l'exposition *Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié*, à La Sucrière : aucun objet réel retrouvé dans son hypogée ou ailleurs lors de fouilles ultérieures n'est visible au fil de la visite. Tout n'est que reproduction. Fidèles, et soignées : ce sont les meilleurs musées d'Europe et surtout celui du Caire (le Supreme Council of Antiquities Replica Production Unit, exactement, pour 250 d'entre eux) qui ont façonné ces imitations d'artefacts. Faut-il s'y rendre tout de même ? Assurément, oui. En étant conscient de cet écueil, et de l'angle choisi : suivre l'archéologue Howard Carter sur les traces de son expédition ayant mené à la découverte du tombeau tant recherché. La Sucrière, Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e. Jusqu'au 24 avril, mar au ven de 9h à 17h, sam au dim de 10h à 18h ; de 6€ à 17€

Le corps dans tous ses états. Trois expositions : films d'animations vidéos et œuvres de la collection. Passez par toutes les émotions !

Jesper Just
Nathalie Djurberg
& Hans Berg
Incarnations,
le corps dans
la collection
du macLYON



Du 24
février
au 9 juillet
2023



macLYON

Jesper Just, photographie de tournage, 2023. Courtesy Perrotin et Galleri Nicolai Wallner
Nathalie Djurberg & Hans Berg, *Dark Side of the Moon*, 2017. Courtesy des artistes, Giò Marconi, Milan, Lissom Gallery, Londres/New York/Los Angeles/Shanghai/Pékin et Tanya Bonakdar Gallery, New York/Los Angeles © Adagg, Paris, 2023
Alex Da Corte, *Taut Eye Tau*, 2015. Installation. Collection macLYON. Vue de l'exposition Collection (9 mars-8 juillet 2018) au macLYON © Photo: Blaise Adillon



www.mac-lyon.com

Le Crédit Mutuel donne le LA

EUROPAVOX FESTIVAL

DU 30 JUIN AU 2 JUILLET 2023
PLACE DU 1ER MAI • CLERMONT-FERRAND

ORELSAN • -M • LOUISE ATTAQUE
POMME • JOSMAN • TIAKOLA
PEDRO WINTER PRÉSENTE ED BANGER XX
YUKSEK • PIERRE DE MAERE • SHAME
JACOB BANKS • ADÉ • MERYL
BIANCA COSTA • ZAHO DE SAGAZAN

Locations : europavoxfestivals.com et distributeurs habituels

ALBERT SPANO

CAROLINE ITHURBIDE

ÉCOUTEZ RFM
TOUTE LA JOURNÉE
ET GAGNEZ « LA PRIME RFM »

50 000 €*



107.3 FM

© GUILHEM CANAL / © ADOBE STOCK / © GETTY IMAGES

* RÈGLEMENT ET CONDITIONS DE PARTICIPATION SUR RFM.FR

CAMILLE DE TOLEDO : LES MOTS ET LES CHOSES

Littérature / Après le choc de *Thésée, sa vie nouvelle*, Camille de Toledo revient avec *Une histoire du vertige*. Où il se livre, à travers les grands auteurs, à une exploration des liens poétiques qui nous rattachent au monde. Mais nous en séparent, aussi, au prix d'un vertige qui serait notre condition au XXI^e siècle - et que nous appelons "effondrement". Un livre une nouvelle fois virtuose où la littérature comparée flirte avec la philosophie. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Le déséquilibre et la chute sont au cœur des deux dernières œuvres, profondes, très profondes, de Camille de Toledo. Dans *Thésée, sa vie nouvelle*, livre magistral et poignant, l'auteur racontait comment, alors qu'il s'effondrait littéralement sur lui-même, il avait retrouvé l'équilibre à travers une enquête familiale et psychogénéalogique après une série de drames - suicide de son frère, mort rapprochées du père et de la mère. Il s'agissait de se raccrocher, de prendre appui. Dans *Une histoire du vertige*, c'est un autre déséquilibre qui est à l'œuvre, global : une sorte de rupture entre l'humain - ivre des histoires qu'il se raconte, de ses fictions donc - et le monde.

Le vertige viendrait donc du fossé creusé entre les codes du langage et ce que Camille de Toledo nomme la vie nue

Ainsi serions-nous devenus des êtres sémiotiques, des *Sapiens narrans* « qui croient plus aux récits qu'ils tissent qu'aux épreuves de leurs corps et du monde ». Dès lors que nous commençons à croire aux mots, dès l'enfance, à souscrire à leur encodage du monde, nous construisons nos « habitats narratifs » (comme le narratif biblique, ou celui des grandes idéologies, les romans nationaux, la fable du progrès technologique, pour prendre les exemples les plus évidents), contre lesquels la réalité vient buter ou qui viennent buter sur elle.

PHARMAKON

Le vertige viendrait donc du fossé creusé entre ces codes et ce que Camille de Toledo nomme la vie nue. Car le langage n'est jamais la vie, il la rappelle, il nous la redonne, il nous y renvoie, mais il y a une cassure que l'on ne saurait suturer. Et l'auteur de se permettre de dénoncer - c'est on ne peut plus paradoxal pour qui fait œuvre d'écrivain - notre capacité à se raconter des histoires, le sombre tableau des fictions qui ont confisqué le monde et fini par le détruire, en avançant la thèse suivante : la narration serait un « *pharmakon* », terme venu du grec et



Pour le vertige, une photo hauteur de l'auteur s'impose

portant sa propre antinomie, qui désigne pareillement le poison et le remède. La solution, le *Salut à notre vertige*, serait donc dans le problème. Et Camille de Toledo de convoquer, entre autres, la figure de Don Quichotte, archétype du *Sapiens Narrans* car intoxiqué fictionnel, qui se noie dans la fiction et en même temps se sauve par elle. Car la fiction est aussi « un principe de relèvement » écrit-il.

Au fil de ce qui se présente, dans une adresse directe au lecteur, comme un ouvrage de philosophie s'appuyant sur l'exercice de la littérature comparée, sur sa thèse de doctorat - *Histoire du vertige de Cervantes à Sebald*, soutenue en juillet 2019 - et une série de conférences données sur le sujet, Camille de Toledo propose d'interroger de grandes figures de la littérature pour la réengager dans « le monde tremblé » du XXI^e siècle, voir ce que disent ces textes (ceux des auteurs précités mais aussi de Melville, Pessoa, Faulkner, Borges, Montaigne) de nos systèmes d'appui. La chose n'est évidemment pas d'un abord aisé - moins que *Thésée, sa vie nouvelle*, s'il fallait comparer, justement - mais se révèle une nouvelle fois prodigieuse, d'une ambition quasi épique. Portée par un souffle d'écriture intact, Camille de Toledo dresse aussi en parallèle, à travers *Sapiens narrans*, quelque chose comme une tentative d'écrire une Histoire de la littérature.

→ **Camille de Toledo, Une Histoire du vertige (Verdier)**

À la Librairie Passages le mardi 21 mars

22.23
avril '23
à la
sucrière

lyon ✂ bière festival #6

ventes
dégustations
conférences
animations
gastronomie
street food

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ



la sucrière
quai rambaud lyon 2
www.lyonbierfestival.fr

**back to the roots*

ORGANISÉ PAR

!ntamarre

BIER
ONOMY
bieronomy.com

welovecraft

MERCI À NOS
PARTENAIRES



iFBM

BRW
STONEMAN
WRK

NINKASI



DAY

2SBI
Z SAVOIE
BIBLIOTHÈQUE

Bulletin

Citycrunch

4ÈME ÉDITION

LYON WHISKY FESTIVAL

LES 18 & 19 MARS 2023
AU PALAIS DE LA BOURSE



DÉGUSTATIONS - RENCONTRES - COCKTAILS
PAIRING - MASTERCLASSES - BOUTIQUE



t!ntamarre

le guide **Bulletin**

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération